



*Première(s) page(s) manquante(s)  
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 

## PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 par 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les États-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 6 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 franc.

ALBUM UNIVERSEL

## LE MONDE ILLUSTRÉ

PAUL DE MARTIGNY, REDACTEUR EN CHEF.

M. DESROCHES, Editeur-Propriétaire

Tél. Main 1592.

197 RUE NOTRE-DAME EST

## AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à ordre de M. Desroches, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

## ICI ET LA

Décidément les événements politiques ont des surprises et donnent à penser.

S'il vient à quelqu'un l'idée d'écrire un livre de recettes politiques, à la manière des traités de cuisine, je lui recommande l'insertion de celle-ci: Pour avoir un gouvernement à poigne, prenez une pincée de révolutionnaires et laissez mijoter un certain temps.

Ainsi, voilà M. Clémenceau qui, après trente ans employés à démolir les ministères, est enfin arrivé au pouvoir. En moins de trois mois il a su prouver que rien ne vaut un révolutionnaire pour serrer la vis à ses anciens amis, pour exercer vigoureusement cette autorité qu'il tenait auparavant en si intense détestation.

Pour dissoudre la Confédération Générale du Travail il s'est révélé un véritable Bismarck. J'entend par là que ça n'a pas été long, que ça n'a pas traîné, comme on dit. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire et pour l'imprimer ces messieurs ont été coffrés, traduits devant les tribunaux et condamnés.

En fait de propagande par le fait et d'action directe en voilà une plutôt inattendue de ces messieurs les libertaires et qu'ils ne doivent goûter que médiocrement.

Moins de quinze jours plus tard, M. Clémenceau ayant les oreilles assourdies des piailllements des viticulteurs leur envoya trente mille soldats — histoire de faire montre de son savoir-faire.

C'est ce qu'on appelle procéder à la prussienne. Il y eut, naturellement du fracas, des blessés et par conséquent des braillements.

— Comme ça, ils crient au moins pour quelque chose, se dit M. Clémenceau, qui avant de faire de la politique connut les joies de la chirurgie.

Le midi ayant donc "bougé" une fois, jugea bon de "bouger" de nouveau — pour rentrer chez lui à l'arrivée des soldats, se disant, non sans raison que la prudence est la mère de la sûreté.

Quoiqu'il en soit, cette différence d'attitudes entre le ministre et l'homme d'opposition s'appelle, en termes nobles: la différence d'aspect des choses, selon qu'on les considère sous l'angle de vision du pouvoir ou de l'opposition.

La gloire d'avoir donné au monde la formule de ce qui peut être considéré comme un axiome politique revient à M. Sagasta qui fut un grand ministre du roi des Espagnes, ci-devant chef farouche de l'opposition irréductible.

Chez nous où l'on ne pratique guère l'élégance emphatique et redondante de la langue espagnole, le gros bon sens populaire s'exprime ainsi qu'il suit pour dire à peu près la même chose: un quêteux à cheval n'en veut pas descendre lorsqu'il écrase le pauvre monde.

Dans le même ordre d'idées, songeant à nos propres affaires plutôt qu'à celles de France, on aurait peut-être tort de redouter que M. Gouin confie un portefeuille à M. Langlois, car le cas échéant, il est entendu d'avance qu'il ne démolirait rien du tout.

Pour lui comme pour les autres il y a surtout à redouter qu'ayant le portefeuille en mains, il mette les mains en portefeuille et puis les mains en poche — cela s'est déjà vu.

—o—

De la lecture des journaux se dégage assez nettement l'impression qu'il doit s'en passer de belles dans ce qu'on est convenu d'appeler les hautes classes.

Ici, c'est un ministre qui fait ses farces, là c'est un député, à moins que ce ne soit encore un ministre, qui met le nez dans le pot-de-vin et s'en fiche jusqu'aux yeux.

C'est ce que le rédacteur de "La Patrie" appelle tenir une conduite désordonnée.

Étant données les mœurs qui florissent dans l'enceinte parlementaire, on ne peut pas raisonnablement espérer que tous nos députés soient scrupuleusement honnêtes. Les pots aux roses qui fleurissent à la vue du grand public n'ont pas de quoi surprendre outre mesure. Mais on comprend que "La Patrie" se déssole: le peuple réalisant certaines choses, le métier de ministre deviendra, à la longue, de moins en moins profitable.

On peut du reste reconnaître, d'accord avec "Le Canada", que les choses allaient encore plus mal au temps où les conservateurs étaient au pouvoir. Indubitablement ces messieurs conservaient et conservaient bien ce qui leur passait par les mains: quelques-uns ont encore sur la planche assez de ces conserves pour mettre leur vieillesse à l'abri du besoin.

C'est pour eux la période, relatée dans l'Histoire Sainte, des sept vaches maigres après les sept vaches grasses. La vérité vraie c'est que bleus et rouges se valent: c'est comme qui dirait bonnet blanc et blanc bonnet.

Seulement il y a la manière et ces messieurs les députés majoritaires devraient au moins faire preuve d'une certaine discrétion.

Quand on prend des confitures faut pas en prendre à "poignées", que diable.

Paul de Martigny.

—o—

## LE FIACRE SANGLANT

Tel est le titre de l'œuvre nouvelle dont nous commencerons la publication dans un prochain numéro.

LE FIACRE SANGLANT, spécialement écrit pour le MONDE ILLUSTRÉ, par MAXIME AUDOUIN, est une œuvre passionnante aux péripéties variées et émouvantes, aux coups de théâtres saisissants et précipités.

# LA CONFERENCE DE LA HAYE

La Chambre des États-Généraux des Pays-Bas ayant adopté ces jours derniers par soixante-sept voix contre sept, le crédit de cent mille florins demandé par le gouvernement pour la réunion de la conférence de la paix, nous allons assister au premier jour aux travaux de cette assemblée. Outre une vue de l'édifice où se réuniront les membres de la conféren-



L'Edifice dans lequel se réuniront les Membres de la Conférence

assade de deuxième classe, rédacteur à la direction politique; M. Jarousse de Sillac, secrétaire d'ambassade de deuxième classe à la Havane, qui fut déjà secrétaire de la conférence de 1899; le baron Clauzel, secrétaire d'ambassade de troisième classe à Londres.

du Conseil du ministère des Affaires Étrangères; M. Tcharikof, troisième plénipotentiaire, chambellan, conseiller d'État, et premier secrétaire de la légation à la Haye.

Les délégués techniques sont :

MM. Prosor, envoyé au Brésil; le major général Jermolof, attaché militaire à Londres; le colonel Michelson, attaché



M. BOURGEOIS (France)

ce, nous donnons les portraits des représentants des principales nations qui y prendront part.

En ce qui concerne la France, c'est le général Amourel, commandant la 24<sup>e</sup> division d'infanterie, qui sera envoyé, en qualité de délégué technique militaire. M. Fromageot, avocat à la cour d'appel de Paris, sera délégué technique du ministère des Affaires Étrangères. D'autre



M. TORNIELLI (Italie)

La délégation française s'installera à Scheveningue. Nos alliés les Russes envoient, de leur côté, une délégation composée de M. Nelidoff, premier plénipotentiaire, ambassadeur à Paris; M. de Martens, deuxième plénipotentiaire, membre

M. GONDRIAM qui va ouvrir la Conférence, au nom de S. M. la Reine

militaire à Berlin; le capitaine Beer, attaché naval à Londres; le colonel Ovtchikof, professeur de droit international à l'Académie navale.

L'une des questions que l'on doit examiner, au cours de la conférence, est la limitation des armements dont l'Angleterre a réclamé la discussion.

Ce n'est, en somme, que la reproduction de la proposition russe faite en 1898,



MARSHAL VON BIBERSTEIN (Allemagne)

part, quatre secrétaires d'ambassade seront mis à la disposition des trois plénipotentiaires français: MM. Léon Bourgeois, d'Estournelles de Constant et Renault.

Ces quatre agents qui viennent d'être désignés, sont: M. Delvincourt, secrétaire d'ambassade de première classe, conseiller de la légation de France à la Haye; M. André Ribot, secrétaire d'am-



GENERAL PORTER (États-Unis)



M. De NELIDOFF (Russie)

c'est-à-dire l'affirmation théorique de l'opportunité de cette limitation.

On se souvient que cette proposition n'a pas eu de suite, parce que l'on n'a pas trouvé une formule pratique de réalisation pouvant être acceptée par tout le monde. La question se présente aujourd'hui dans des conditions identiques, et, sans doute, n'obtiendra-t-elle pas plus de succès qu'il y a neuf ans.

## La Vedette Lance-Torpilles du Comte Récopé

La marine française, après en avoir étudié et reconnu tous les avantages, vient de faire l'acquisition de ce nouvel engin que l'on pouvait voir, ces jours derniers, amarré au quai de la Concorde d'où il s'est dirigé vers Cherbourg, pour gagner la haute mer.

Nul mieux que l'inventeur ne pouvait fournir des renseignements précis sur cette vedette, et il l'a fait avec autant de bonne grâce que de clarté lorsqu'un de nos confrères l'a interviewé à son bord, où il l'a trouvé en compagnie du constructeur, M. Caze.

— Nous avons voulu créer, a-t-il dit, un engin de guerre économique. On sait, et je n'ai pas besoin de vous le rappeler, que nos actuels torpilleurs comportent un équipage variant de trente à quarante-deux hommes. A bord de notre vedette, deux seulement sont nécessaires: l'un au gouvernail et à la torpille, l'autre au moteur. L'économie d'argent qui n'est pas moins appréciable, puisque la vedette

qui nous occupe, destinée au port de Cherbourg, a coûté seulement cinquante mille francs, tandis que les torpilleurs en service sont tarifés quatre cent mille francs. Notre vedette, ajoute le comte Récopé, est encore une arme prudente qui supprime le sillage et qui ne fait pas de bruit. Le moteur est silencieux dans la carapace qui, de bout en bout, recouvre le petit bateau et lui donne la stabilité sur les mers maniables. C'est une arme perfectionnée, puisque la torpille qu'elle lance est du calibre 480, actuellement connu. Cette embarcation a fait ses preuves. Ses semblables, comme bateaux de plaisance, ont excursionné en Angleterre; mais nous la destinons, avec sa torpille, uniquement à la protection des côtes.

Deux cents vedettes de ce type feraient disparaître toute escadre, même la plus puissante, qui tenterait de fermer le goulet de Brest. Dans les hauts fonds et aux approches des rivages surveillés seulement par le lointain canon des cuirassés et des croiseurs, les vedettes peuvent évoluer en toute sécurité, et il est impossible qu'un "transport" leur échappe.



Les souverains de Suède.—S. M. Oscar, roi de Suède, et S. M. la reine de Suède, qui viennent de célébrer leurs noces d'or

## Noces d'Or Royales

La Suède a célébré récemment les noces d'or de ses souverains. Il y a cinquante ans on célébrait au château de Biebrich, près de Wiesbaden le mariage du prince héritier de Suède et de la princesse Sophie de Nasseau. L'union a été des plus heureuses. Quatre fils sont issus de ce mariage.

La reine Sophie a mené une vie retirée. Elle a su gagner le cœur de ses sujets par une charité inlassable.

Le roi Oscar est très populaire en Suède. Son règne, dont la trente-cinquième année s'achève, a été marqué par le développement continu de la prospérité du royaume.

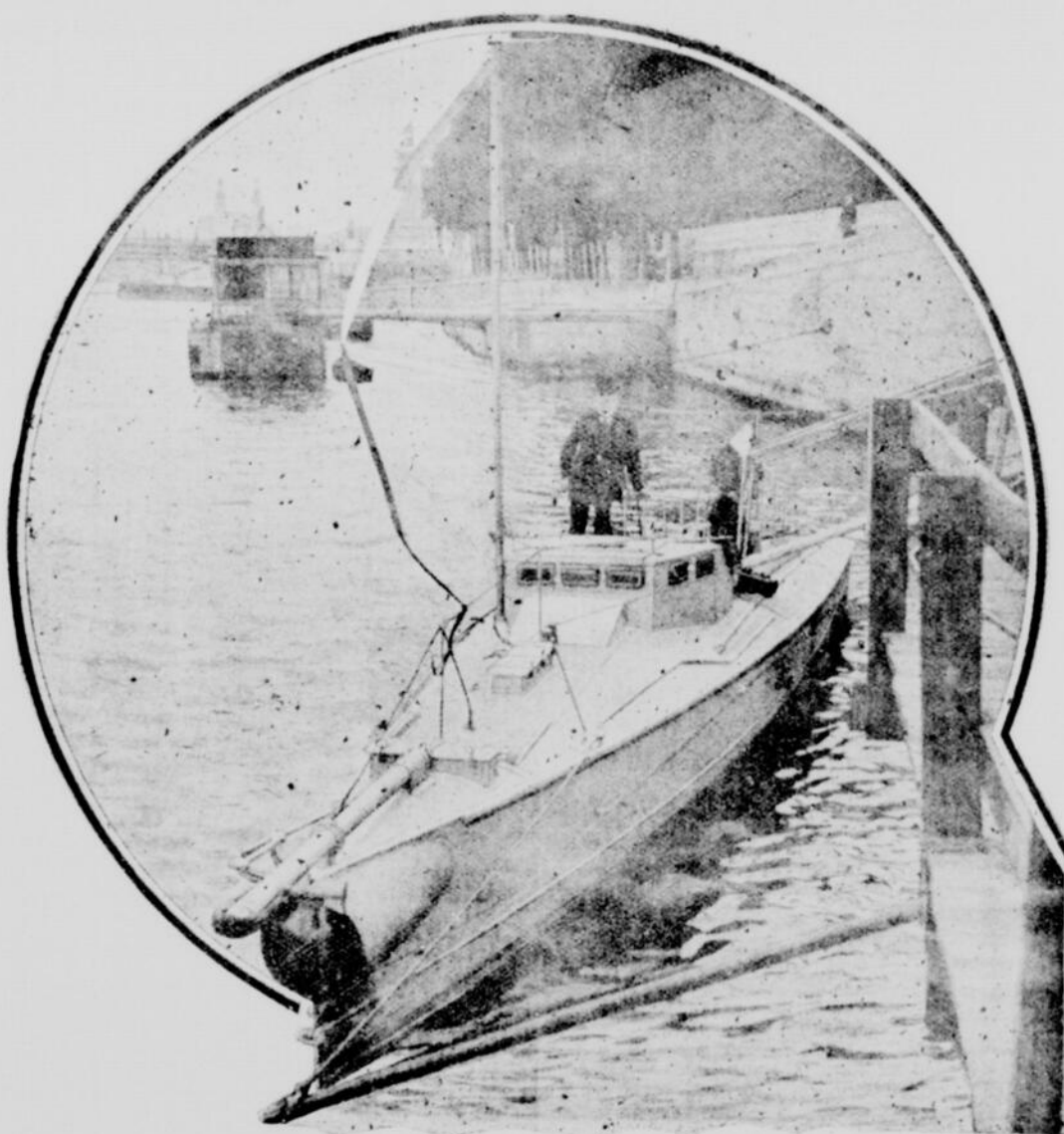
Tout serait pour le mieux si la santé des souverains ne mettait une ombre au tableau. La reine Sophie est depuis un certain temps dans un état assez précaire. Le roi Oscar ne s'est pas relevé du coup que lui a porté la séparation de la Norvège.

—o—

## DES FLEURS DANS LES HOPITAUX

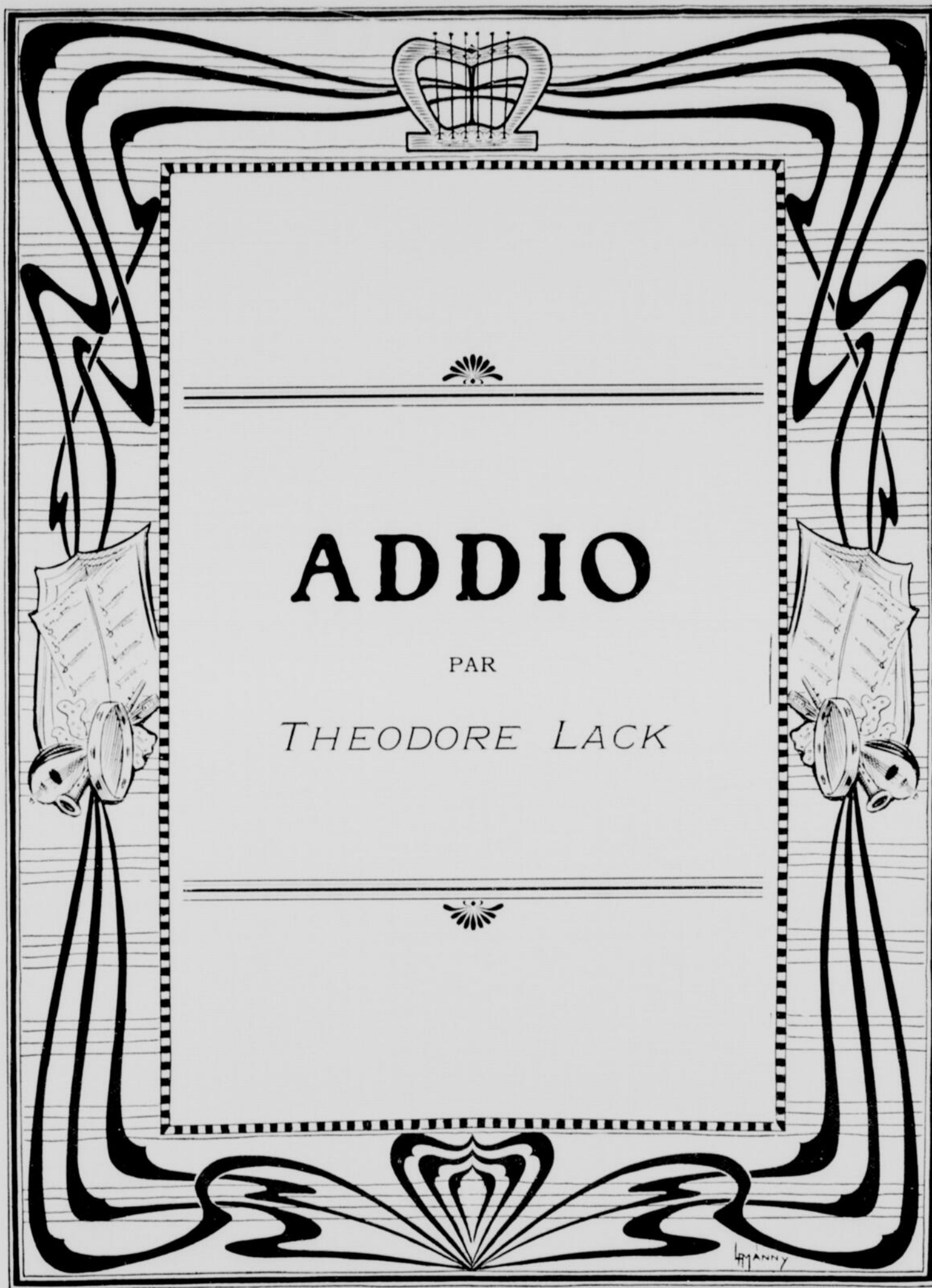
On vient de réaliser, dans les hôpitaux de Liège, une idée charmante: celle de placer des fleurs dans les hôpitaux.

C'est là une innovation que l'on ne saurait trop recommander aux dirigeants des hôpitaux de Montréal. L'hôpital fleuri prend un aspect nouveau. Il s'humanise, il paraît plus accueillant, moins sévère, moins hostile. Il se pare de charmes en s'embaumant de parfums.



## LA NOUVELLE "VEDETTE" DE LA MARINE

La Marine vient de faire l'acquisition de la "Vedette" imaginée par M. le Comte Récopé, et construite par M. Caze. — Ce petit bateau muni d'un tube lance-torpille peut être d'une grande utilité pour la défense des côtes et à l'avantage de ne nécessiter qu'un personnel très restreint.



# ADDIO

THÉODORE LACK

Op. 123

*And<sup>no</sup> tranquillo*

*tenerezza*

PIANO *p*

*p dolce*

*pp*

*dolciss.*

*legg.*

*p*

*pp*

*Rallent.*

*pp*

*cantando*

*cre - scen - do*

*dolciss.*

*legg.*

*p*

*di - mi - nu - en - do*

*cre - scen - do*

*f*

*p*

## LE REQUISITIONNAIRE

(Suite)

Luttant de finesse avec les intelligences normandes dans l'interrogatoire que chaque famille lui imposa sur la nature de la maladie de la comtesse, il réussit à donner le change à presque toutes les personnes qui s'occupaient de cette mystérieuse affaire. Sa première visite fut merveille. Il raconta devant une vieille dame goutteuse que Mme de Dey avait manqué périr d'une attaque de goutte à l'estomac; le fameux Tronchin lui ayant recommandé jadis, en pareille occurrence, de se mettre sur la poitrine la peau d'un lièvre écorché vif, et de rester au lit sans se permettre le moindre mouvement, la comtesse, en danger de mort il y a deux jours se trouvait, après avoir suivi ponctuellement la bizarre ordonnance de Tronchin, assez bien rétablie pour recevoir ceux qui viendraient la voir pendant la soirée. Ce conte eut un succès prodigieux, et le médecin de Carentan, royaliste "in petto", en augmenta l'effet par l'importance avec laquelle il discuta le spécifique. Néanmoins les soupçons avaient trop fortement pris racines dans l'esprit de quelques entêtés ou de quelques philosophes pour être entièrement dissipés; en sorte que, le soir ceux qui étaient admis chez Mme de Dey vinrent avec empressement et de bonne heure chez elle, les uns pour épier sa contenance, les autres par amitié la plupart saisis par le merveilleux de sa guérison. Ils trouvèrent la comtesse assise au coin de la grande cheminée du salon, à peu près aussi modeste que l'étaient ceux de Carentan; car, pour ne pas blesser les étroites pensées de ses hôtes, elle s'était refusée aux jouissances de luxe auxquelles elle était jadis habituée; elle n'avait donc rien changé chez elle. Le carreau de la salle de réception n'était pas même froissé. Elle laissait sur les murs de vieilles tapisseries sombres, conservait les meubles du pays, brûlait de la chandelle, et suivait les modes de la ville en épousant la vie provinciale sans reculer ni devant les petites choses les plus dures, ni devant les privations les plus désagréables. Mais sachant que ses hôtes lui pardonneraient les magnificences qui auraient leur bien-être pour but, elle ne négligeait rien quand il s'agissait de leur procurer des jouissances personnelles. Aussi leur donnait-elle d'excellents dîners. Elle allait jusqu'à feindre l'avarice pour plaire à ces esprits calculateurs; et, après avoir eu l'art de se faire arracher certaines concessions de luxe, elle savait obéir avec grâce.

Donc, vers sept heures du soir, la meilleure mauvaise compagnie de Carentan se trouvait chez elle et décrivait un grand cercle devant la cheminée. La maîtresse du logis, soutenue dans son malheur par les regards compatissants que lui jetait le vieux négociant, se soumit avec un courage inouï aux questions minutieuses, aux raisonnements frivoles et stupides de ses hôtes. Mais à chaque coup de marteau frappé sur sa porte, ou toutes les fois que des pas retentissaient dans la rue, elle cachait ses émotions en soulevant des questions intéressantes pour la fortune du pays. Elle éleva de bruyantes discussions sur la qualité du cidre, et fut

si bien secondée par son confident, que l'assemblée oublia presque de l'espionner en trouvant sa contenance naturelle et son aplomb imperturbable. L'accusateur public et l'un des juges du tribunal révolutionnaire restaient taciturnes, observaient avec attention les moindres mouvements de sa physionomie, écoutaient dans la maison, malgré le tumulte; et à plusieurs reprises, ils lui firent des questions embarrassantes, auxquelles la comtesse répondit cependant avec une admirable présence d'esprit. Les mères ont tant de courage! Au moment où madame de Dey eut arrangé les parties, placé tout le monde à des tables de boston, de reversis ou de whist, elle resta encore à causer auprès de quelques jeunes personnes avec un extrême laisser-aller, en jouant son rôle en actrice consommée. Elle se fit demander un loto, prétendit savoir seule où il était, et disparut.

—J'étouffe, ma pauvre Brigitte, s'écria-t-elle en essuyant des larmes qui sortaient vivement de ses yeux brillants de fièvre, de douleur et d'impatience. Il ne vient pas, reprit-elle en regardant la chambre où elle était montée. Ici, je respire et je vis. Encore quelques moments et il sera là pourtant! car il vit encore, j'en suis certaine. Mon cœur me le dit. N'entendez-vous rien, Brigitte? Oh! je donnerais le reste de ma vie pour savoir s'il est en prison ou s'il marche à travers la campagne. Je voudrais ne pas penser.

Elle examina de nouveau si tout était en ordre dans l'appartement. Un bon feu brillait dans la cheminée; les volets étaient soigneusement fermés; les meubles reluisaient de propreté; la manière dont avait été fait le lit prouvait que la comtesse s'était occupée avec Brigitte des moindres détails; et ses espérances se trahissaient dans les soins délicats qui paraissaient avoir été pris dans cette chambre, où se respirait la gracieuse douceur des parfums exhalés par les fleurs. Une mère seule pouvait avoir prévu les désirs d'un soldat et lui préparer de si complètes satisfactions. Un repas exquis, des vins choisis, la chaussure, le linge, enfin tout ce qui devait être nécessaire ou agréable à un voyageur fatigué, se trouvait rassemblé pour que rien ne lui manquât, pour que les délices du chez soi lui révélèrent l'amour d'une mère.

—Brigitte! dit la comtesse à un son de voix déchirant en allant placer un siège devant la table, comme pour donner de la réalité à ses vœux, comme pour augmenter la force de ses illusions.

—Ah! madame, il viendra. Il n'est pas loin. — Je ne doute pas qu'il ne vive et qu'il ne soit en marche, reprit Brigitte. J'ai mis une clef dans la Bible, et je l'ai tenue sur mes doigts pendant que Cottin lisait l'évangile de saint Jean... et, madame, la clef n'a pas tourné!

—Est-ce bien sûr? demanda la comtesse.

—Oh! madame, c'est connu. Je gagerais mon salut qu'il vit encore. Dieu ne peut pas se tromper.

—Malgré le danger qui l'attend ici, je voudrais bien cependant l'y voir.

—Pauvre monsieur Auguste, s'écria Brigitte! il est sans doute à pied, par les chemins.

—Et voilà huit heures qui sonnent au clocher, s'écria la comtesse avec terreur.

Elle eut peur d'être restée plus longtemps qu'elle ne le devait, dans cette

chambre où elle croyait à la vie de son fils, en voyant tout ce qui lui en attestait la vie, elle descendit; mais avant d'entrer au salon, elle resta pendant un moment sous le péristyle de l'escalier, en écoutant si quelque bruit ne réveillait pas les silencieux échos de la ville. Elle sourit au mari de Brigitte, qui se tenait en sentinelle, et dont les yeux semblaient hébétés à force de prêter attention aux murmures de la place et de la nuit. Elle voyait son fils en tout et partout. Elle rentra bientôt, en affectant un air gai, et se mit à jouer au loto avec des petites filles; mais de temps en temps, elle se plaignait de souffrir, et revint occuper son fauteuil auprès de la cheminée.

Telle était la situation des choses et des esprits dans la maison de madame de Dey, pendant que, sur le chemin de Paris à Cherbourg, un jeune homme vêtu d'une carmagnole brune, costume de rigueur à cette époque, se dirigeait vers Carentan. A l'origine des réquisitions, il y avait peu ou point de discipline. Les exigences du moment ne permettaient guère à la République d'équiper sur le champ ses soldats, et il n'était pas rare de voir les chemins couverts de réquisitionnaires qui conservaient leurs habits bourgeois. Ses jeunes gens devançaient leurs bataillons aux lieux d'étape, ou restaient en arrière, car leur marche était soumise à leur manière de supporter les fatigues d'une longue route. Le voyageur dont il est ici question se trouvait assez en avant de la colonne de réquisitionnaires qui se rendaient à Cherbourg, et que le maire de Carentan attendait d'heure en heure, afin de leur distribuer des billets de logement. Ce jeune homme marchait d'un pas alourdi, mais ferme encore, et son allure semblait annoncer qu'il s'était familiarisé depuis longtemps avec les rudesses de la vie militaire. Quoique la lune éclairât les herbages qui avoisinaient Carentan, il avait remarqué de gros nuages blancs prêts à jeter de la neige sur la campagne, et la crainte d'être surpris par un ouragan animait sans doute sa démarche, alors plus vive que ne le comprenait sa lassitude. Il tenait à la main une canne de buis, coupée dans les hautes et larges haies que cet arbuste forme autour de la plupart des ermitages en basse Normandie. Ce voyageur solitaire entra dans Carentan, dont les tours, bordées de leurs fantastiques par la lune, lui apparaissaient depuis un moment. Son pas réveilla les échos des rues silencieuses, où il ne rencontra personne; il fut obligé de demander la maison du maire à un tisserand qui travaillait encore. Ce magistrat demeurait à une faible distance, et le réquisitionnaire se vit bientôt à l'abri sous réclame. Mais, mandé par ce fonctionnaire le porche de la maison du maire, en attendant le billet de logement qu'il avait demandé, il comparut devant lui, et devint l'objet d'un scrupuleux examen. Le fantassin était un jeune homme de bonne mine, qui paraissait appartenir à une famille distinguée. Son air trahissait la noblesse. L'intelligence due à une bonne éducation respirait sur sa figure.

—Comment te nommes-tu? lui demanda le maire en lui jetant un regard plein de finesse.

—Julien Jussieu, répondit le réquisitionnaire.

(A suivre)

## COURRIER DE LA MODE

Il fait chaud. Il fait trop chaud. C'est le refrain de tous, hommes et femmes, que rien n'arrête cependant dans leurs projets d'excursion ou de sport, ou de simples promenades. On se contente de chercher les moyens d'avoir moins chaud.

Voici pour les jeunes filles de frais petits costumes en fine percale à rayures mauves, bleues ou roses et blanches. Jupe avec un large pli plat piqué devant, quelques plis autour de la taille, la jupe touchant terre et bien ample du bas avec trois plis couchés se touchant. Chemisette pareille carrément décolletée, avec un empiècement de broderie anglaise sur linon brodé à larges effets. Les manches courtes avec petit poignet de broderie. Rien de plus agréable et de plus riant que ces fraîches toilettes qui se lavent et se repassent aisément sans aucun apprêt et sont de mise à peu près en toutes circonstances.

Un point essentiel à recommander à toutes les personnes chargées du blanchissage, est de ne mettre aucun empois, aucun apprêt. Tout le linge de même que les garnitures doivent rester souples, seules les encolures de toile sont repassées à l'empois. Et en ce moment on leur substitue les encolures de dentelle ou de broderie.

On ne saurait trop méditer sur l'influence de la toilette pour permettre de jouir agréablement du genre de vie que l'on doit adopter. Nous avons vu les manches s'écourter davantage à mesure que la chaleur s'est manifestée. On porte beaucoup les manches tout à fait courtes,

à trois doigts au-dessus du coude, même avec les robes les moins habillées. On enlève ses gants en visite et on reste les bras nus; ce qui comporte de beaux bracelets et des mains extrêmement soi-



*Costume en linage français marron et blanc, jupe corsée boutonnant sur le côté et garnie dans le bas de bandes de drap blanc piqué. Chemisette de broderie anglaise, chapeau de paille marron garni d'ailes noires.*

gnées. On ne saurait trop tôt accoutumer les jeunes filles au soin des mains. Il faut s'habituer à tout faire avec des gants. Les ongles doivent être soigneusement taillés en amandes sans trop de longueur toutefois. La pointe de l'ongle



*Très élégant chapeau en paille Japon ble, garni d'un grand nœud de taffetas noir bordé de paille Japon.*

dépassera à peine l'extrémité du doigt, de façon à pouvoir faire de la musique et toute sorte de travaux sans être gênée. On repoussera soigneusement la petite peau qui encadre l'ongle, ce qui est une habitude facile à prendre en s'essuyant les mains chaque fois que l'on s'est lavé. Cette simple précaution allonge extrêmement la surface de l'ongle qui sera soigneusement polie, mais non pas rongée.

Les chapeaux cloches en tulle garni de marabout sont le dernier cri de la nouveauté et de la légèreté. On les pose de diverses façons! Tantôt droites sur la tête ou bien coiffant très en arrière et posées presque sur la nuque. Mais ces cloches de tulle vraiment suaves, sont d'une extrême fragilité, tout les endommage, la poussière et la pluie, le brouillard et le soleil qui dévore les nuances fragiles. Peu importe! Les élégantes auront toutes leur cloche de tulle pâle. Mais aux femmes moins extravagantes, nous conseillerons les cloches en pailles d'Italie ou en crin. On les garnit de grosses coques de ruban de taffetas, blanc sur les pailles noirs, noirs sur les pailles blanches. Les pailles de couleur conservent le privilège de s'assortir au ruban. On fait aussi des chapeaux entièrement fleuris avec une profusion et une variété de fleurs ravissantes.

Il nous faut citer le chapeau avec lequel la jeune et gracieuse reine de Norvège a fait son entrée dans Paris. Une toque de roses France aigrette d'une touffe de pervenches qui couronnait délicieusement ses beaux cheveux dorés et son front pur. Ce chapeau, par une fantaisie souveraine, était fort petit; une simple toque dégageant complètement le visage. La toilette était en drap blanc avec incrustations d'épaisses dentelles légèrement rebrodées de fils d'or. Echarpe en marabout mauve, et longue chaîne de grosses perles au cou.

PARISIENNE.



*Grande capeline de riz blanc garnie de réséda mêlé de roses thé, roses rouges et roses France, nœud de taffetas noir.*

# LE MORT VIVANT

(Suite et fin)

Ce charmant spectacle occupait entièrement les esprits du jeune homme lorsque lorsque M. de Meuvaines l'entraîna dans son cabinet, afin, lui dit-il, de l'entretenir d'affaires sérieuses; et, en effet, il se mit à citer des chiffres, en style de notaire, et à détailler la dot de sa fille.

Alors, et comme il brûlait de mettre un terme à une situation si gênante, brusquement l'idée était venue à M. de Saint-André que, puisqu'il jouait le personnage de ce pauvre chevalier de Tracy, il se devait faire enterrer à six heures, et que, dès lors, ce motif l'obligeait de quitter la place. On sait ce qui s'ensuivit et quel fut l'effet de cette étrange déclaration.

Quand M. de St-André eut terminé son récit, M. de Meuvaines, encore mal remis de sa surprise, demanda :

— Ainsi, monsieur, vous n'êtes point le chevalier de Tracy ?

— Comment le serais-je, monsieur, puisqu'on vient de le porter en terre?... Je me nomme M. de St-André et je me flatte que mon nom ne vous est pas inconnu.

— En effet, monsieur, et vous êtes de bonne maison. Je connais fort monsieur votre père, qui est un excellent gentilhomme.

— Il vous tient, monsieur, en grande estime, dit M. de St-André, et je l'ai prié de venir vous présenter en mon nom une requête dont votre bonté m'enhardit à m'ouvrir à vous dès maintenant... Je venais présentement vous rapporter le portrait de mademoiselle votre fille... Voulez-vous m'autoriser à le garder ?

— Mais, monsieur...

— Il ne tient qu'à vous de m'en donner le droit. Par là, vous comblerez le plus cher de mes vœux. J'aime éperdument Mlle de Meuvaines. Pour moi, si j'ai pu plaire sous la figure de M. de Tracy, j'ose espérer que ma personne réelle bénéficiera des sentiments que l'autre avait inspirés.

M. de Meuvaines avoua que M. de Saint-André lui agréait, mais qu'il devait prendre l'assentiment de sa femme; ce qu'il allait faire, d'ailleurs, sur-le-champ.

Il disparut, et nous devons penser que sa mission réussit au mieux, car il revint chercher M. de St-André et l'emmena dans la salle à manger où Mme de Meuvaines, fort émue, lui donna pour la seconde fois l'accolade.

Quant à Mlle de Meuvaines, elle rougit d'abord, étant une fille bien élevée, puis elle sourit, et enfin elle pleura, ce qui fut de tout temps, pour les jeunes personnes, la façon d'avouer un tendre penchant.

On se remit à table, et la journée s'acheva joyeusement, en dépit de l'accident survenu à ce pauvre M. de Tracy, dont on pensa, peut-être, qu'il était un sot de s'être laissé mourir si mal à propos.

Gustave HUE.

## AMOUR SUBLIME

(Écrit spécialement pour le Monde Illustré)

"Ad mortem tristis anima mea".

Le soleil de mi-juin déclinait vers la Madeleine, embrasant tout le ciel et découpait de ses rayons obliques des festons d'or dans les marronniers en promenant sur les toitures un glacis vermeil piqué de lueurs incandescentes.

Assis à la terrasse du café Durand je regardais passer cette foule d'oisifs et de gens affairés qui encombre les trottoirs entre cinq et sept heures. Autobus, fiacres, cars, roulaient en deux courants contraires sur la chaussée de bois avec ce bruit assourdi que le boulevardier parisien aime à l'instar de la musique.

C'était comme un fouillis de toilettes claires d'ombrelles multicolores se détachant sur le costume noir des hommes, un brouhaha insensé où l'oreille la plus fine ne pouvait rien distinguer de précis. Tout cela plongé dans une atmosphère chaude où par moments il vous arrivait des odeurs indéfinissables, parfums divers avec des relents de pétrole brulé...

Là-bas des étudiants au large béret de velours noir rejeté en arrière, soutenant avec animation je ne sais quelle thèse plus ou moins vraisemblable, en fumant de longues pipes en porcelaine. Derrière, des petits collégiens, avec leur gibecière sur le dos, admirent, sans se lasser, les merveilles d'une image d'Épinal. Des ouvrières rieuses passent, se tenant par le bras et se détournent vers les étalages avec des regards de convoitise et de petits rires étouffés.

Le flot humain coule toujours, cherchant en vain à s'étourdir dans le bruit...

Et j'observais distraitemment, sans autre désir que de voir tomber les heures.

Je levai machinalement la tête vers la chaussée; et quel ne fut pas mon étonnement d'y apercevoir mon excellent ami Le Soyé parti depuis quelques années en Orient et dont j'ignorais le retour.

Après les effusions ordinaires d'intimes si heureux de se revoir, je m'aperçus bien qu'il était profondément changé: il portait même sur son visage émacié, plus pâle, les traces d'une récente maladie. Il était — lui le joyeux causeur d'antan — sobre en paroles aujourd'hui, et à toutes mes questions, un pâle sourire, pareil à ces fleurs bizarres qui s'accrochent aux Kimonos des mousmes de là-bas, venait seulement errer sur ses lèvres. Toutefois comme je devenais pressant, il se leva et me prenant par le bras. "Viens, me dit-il, je vais te dire ce que j'ai été depuis mon départ, ce que je suis maintenant, et ce que je serai sans doute demain!"

L'intonation et le sens caché de ces paroles où je devinais une insondable mélancolie me firent une étrange impression et je me disposai à entendre un de ces romans comme on ne peut en vivre qu'au seul pays du Matin Calme.

"C'était, tu t'en souviens, au mois de

mars, il y a trois ans, que je m'embarquai à Marseille pour Ving-Long d'où je devais rejoindre Hanoï, ma future garnison. Tu sais à la suite de quels incidents pour oublier la femme que je haïssais après l'avoir adorée comme un fou, je partis d'un coup de tête rejoindre un régiment d'infanterie coloniale où je devais rester cinq ans."

Et son regard, triste décidément, s'arrêta avec lenteur sur la Madeleine dont nous longions la grille, semblant prendre à témoin cette autre pécheresse, du mal que nous cause toujours une trahison d'amour.

Je respectai toute la douleur que je sentais en lui et nous marchâmes longtemps côte à côte en silence, perdus tous les deux dans nos pensées.

"Où en étais-je? me dit-il tout à coup, semblant sortir d'un songe. Puis, se frappant la poitrine, et tout haut, si haut que les passants nous regardaient avec curiosité. Si tu savais ce qu'il y a là!..."

Je l'entraînai, pressentant un drame auquel je me refusais à croire encore. Je tentai inutilement de le consoler, de le distraire en lui narrant les mille petits potins qui absorbent nos moments de loisirs, j'essayais de l'intéresser à ce Paris qu'il aimait tant autrefois, de détourner son esprit de la pensée unique qui semblait l'obséder.

Peine inutile...

"Non, non, il faut que je te dise..."

Décidé à tout, je le laissai faire, pensant comme ces vieilles qui hochent la tête en vous disant: "Il paraît que cela soulage de songer à sa peine!"

Il parlait: Les premiers mois de séjour chez les jaunes, tout alla bien, aussi bien que peut aller l'existence simple et rude du troupier. La nostalgie m'avait à peine effleuré, mais je cessai tout à coup de penser à la France quand un soir, en revenant d'une marche, mes yeux fatigués se reposèrent délicieusement sur une charmante jeune fille dont le buste élégant et frêle émergeait à demi d'un massif de manguiers.

Elle avait des yeux, oh! de ces yeux que l'on voit toujours quand on les a aperçus une fois, des yeux uniques, pleins de feu, de langueur, de rêveries tout à tour gaies et tristes, sous des cils de soie noire et longue... Des lèvres de corail, des cheveux lourds d'ébène et une âme tout à la fois simple et sublime, naïve et aimante...

Et, emporté encore par ces douloureux souvenirs, Le Soyé se replongea dans sa rêverie dont je profitai pour le faire monter, sans presque qu'il s'en rendit compte dans un fiacre qui nous emmenait vers mon pied-à-terre de garçon.

Partageant sa tristesse, j'étais quand même déjà rassuré. Chagrin d'amour, pensai-je, n'est pas mortel et le cruel destin n'épargne personne. Du reste si la nature a jugé bon de nous gratifier de la d'égotisme que nous possédons tous plus ou moins forte, c'est qu'elle a trouvé, sans doute, cet accessoire indispensable à la bonne ordonnance de notre vie.

Nous étions arrivés. Sous le vain prétexte de lui faire juger l'authenticité de quelques objets de Chine dont j'avais fait récemment emplette, mais en réalité pour essayer de détourner sa pensée sur des sujets moins pénibles, je me mis à lui détailler les avantages d'un Bouddha à

Montmartre et d'une poterie japonaise venant, sans doute, en droite ligne de Sèvres ou de Limoges. ...

Il n'y prit seulement pas garde.

Tout en proie à la hantise de l'idée fixe, il poursuivit d'une voix sombre :

"...Vous êtes bien perdus, soirs d'ivresse où, tous les deux, nous regardions s'enfuir l'orbe immense du soleil dorant les nues et se mirant dans les eaux calmes de l'amour, aux bords verdoyants et bleus de lotus et de nénuphars!..."

Je l'écoutai, résigné, charmé de son lyrisme angoissé à nouveau de sa tristesse redoublante.

"Je ne t'ai point dit que si j'étais un amant bien heureux, j'avais eu, depuis peu, la malchance de tomber dans une compagnie dont le chef, bouffi d'orgueil et d'insolence, était par surplus tombé amoureux de ma chère Rose-Thé. Bien qu'elle lui eût fait sentir plusieurs fois combien sa présence lui était pénible, il s'obstinait à passer et à repasser souvent devant sa demeure et semblait prendre un plaisir féroce à troubler la quiétude de nos rendez-vous au long du fleuve..."

Aussi, quand on rapporta un jour, troué d'une balle à la tempe, son cadavre, que l'on venait de trouver aux portes de la ville, je me sentis comme soulagée d'un poids énorme...

A n'en pas douter, il y avait eu crime. Certainement aussi, si c'était la vengeance qui avait été le mobile de l'assassinat, le Parquet aurait du mal à mettre la main sur celui qui s'était fait justice lui-même.

Quelques paroles que la colère m'avait fait prononcer contre cet homme, attirèrent sur moi l'attention des enquêteurs. Mon attitude, qui n'avait été que toute naturelle, parut bizarre à ceux qui, cherchant un coupable, avaient tout intérêt à la juger telle; et je connus soudain les affres de l'accusation inique qui pesait sur moi en même temps que les portes de la prison se refermaient entre moi et mon rêve.

Que te dirais-je? J'eus beau me débattre comme un forcené, jurer que j'étais innocent, sans toutefois vouloir donner l'emploi de mon temps, car je l'avais passé avec elle. Tout m'accusant, je fus solennellement condamné à être passé par les armes...

A l'audience, tandis qu'on m'emportait, demi-mort, il me semble bien entendre dans la foule qui se pressait là comme à une curée, un cri, sanglot affreux, semblable au râle d'une bête qu'on égorge. Je n'étais déjà plus vivant et mon agonie devait durer trois jours.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque, le lendemain de mon jugement, le geôlier m'ouvrit toutes grandes les portes de la cellule en me disant: "Vous êtes libre, on vous attend à votre caserne".

Hébété par tant de bonheur inespéré autant que je l'avais été par la sentence de la veille, je titubai d'abord sous l'effort de ma joie. Je fus reçu en triomphateur à la chambrée où l'on m'apprit que l'assassin, le vrai, s'était constitué prisonnier et devait être fusillé le lendemain matin.

Dans la soirée, mon colonel me fit appeler.

"Le régiment doit, me dit-il, fournir le peloton d'exécution pour celui qui

vous remplace demain. Et comme il faut un sous-officier pour commander ce détachement, nous vous devons bien, comme réparation, de vous désigner pour cet office".

L'ordre était donné, je n'avais qu'à obéir et je me promettais bien d'abréger les souffrances du criminel assez noble pour se dénoncer alors qu'un innocent était sur le point de payer pour lui.

J'allai le soir même, au rendez-vous habituel que j'avais déserté depuis quinze longs jours. Je ne l'y trouvai pas. Sans doute ignorait-elle tout ce qui m'était arrivé. Et, venue sans me rencontrer les autres jours, elle avait cessé ses pèlerinages au long du fleuve.

Poursuivant ma promenade, je me souvins de notre première rencontre, ici même...

C'était un soir d'été, sous les figuiers immenses, entre les massifs de bambous et de bananiers.

Des senteurs chaudes soufflaient leur haleine et par endroits, quelques roseaux balancés par le vent se heurtaient dans un continu frisson, formant une harmonie douce et pénétrante.

Puis, tout à coup, la nuit était venue. Le brillant coloris de cette nature aux teintes tièdes et harmonieusement distribuées s'était modifié subitement. Les couleurs étaient devenues moins vives et l'ombre, montant de plus en plus, avait transformé les forêts de l'horizon en une masse inconsistante et diffuse, en un pêle-mêle violet où se croisaient en se superposant des formes onachevées...

Après une longue attente elle était arrivée et nous allâmes, côte à côte, pénétrés d'une intimité douce et presque muette, où il nous suffisait d'un regard pour échanger les plus éternelles promesses d'amour.

... ..

Laissant libre cours à mes rêves, je regagnai ma chambre, essayant de me persuader que je devais la revoir et l'aimer encore...

Je dormis mal, je me voyais par la pensée à la place de celui dont la vie était entre mes mains. Toute l'horreur des pages frémissantes de Victor Hugo me revenait à la mémoire et je vivais l'angoisse de celui que l'approche du supplice transforme en une corte de loque n'ayant plus d'humain que le titre, et qui serait prêt pour conserver l'existence qu'on va lui ravir tout à l'heure à des crimes pires encore que ceux qu'il va expier.

Le jour vint et trouva le régiment entier sur le terrain habituel des exécutions capitales. A dix pas de nous, le poteau se dressait, fatal, attendant sa victime.

La sonnerie aux champs, des commandements brefs dans un cliquetis d'armes brusquement manœuvrées.

Voilà le fourgon de la mort.

Avant de le tuer, je voudrais l'embrasser, cet assassin bête! Qui est-il? Est-ce une brute à la face bestiale, un indigène saturé d'opium ou un soldat qui a voulu se venger d'un chef injuste? Nous allons voir.

... ..

Et puis...

Et puis je ne me souviens plus de rien,

si ce n'est qu'à un certain moment, je fus désagréablement surpris de trouver la silhouette du major, mêlée à mes rêves et de percevoir du bruit autour de moi. Une voix douce me dit: "Du calme, mon ami, du calme". J'ouvris les yeux et je vis, penchée sur moi, la cornette blanche d'une sœur de St Vincent de Paul. J'eus peu à peu notion du monde extérieur: ces murs blancs, cette sœur, ces lits d'où partaient des plaintes, j'étais dans une salle d'hôpital.

Brusquement aussi, une vision me passa devant les yeux et je fondis en larmes, tandis qu'auprès de moi, le docteur disait: "Enfin! depuis trois ours! la crise sera douce, heureusement et j'espère pouvoir le sauver..."

J'ai failli mourir, m'a-t-on dit; je me suis évanoui au moment de l'exécution, sans qu'on sût pourquoi.

Oh! rêve atroce, que n'es-tu donc un rêve? Celle que j'ai failli tuer; celle qui est morte pour moi; celle qui a donné sa vie pour me conserver l'existence brisée que j'aurai désormais... c'est elle!...

C'est elle qui s'était livrée à la justice avouant le crime imaginaire, disant avoir tué le capitaine parce qu'il la poursuivait d'assiduités violentes.

On l'avait crue. Les aveux sont toujours écoutés même lorsqu'ils sont faux, et comme la mort voulait une victime, on avait prit l'amante et on avait sauvé l'amant!...

Elle, oui, ma petite Rose-Thé aux cheveux noirs et à l'âme simple et naïve, avait eu cet élan d'amour et de générosité. Elle, — car je l'ai devinée au cri entendu à la fin de l'audience, — avait assisté à mon jugement, puis sans doute cherché à me sauver, et ne trouvant pas d'autre moyen, s'était sacrifiée... Et on n'avait pas deviné cette abnégation sublime...

Elle dormait maintenant, cette héroïne au cœur plus généreux cent fois que celui de ses bourreaux et de ses juges, son éternel sommeil sous les cyprès pleureurs...

Je guéris peu à peu, mais je n'eus jamais la force d'aller m'agenouiller sur la tombe de la suppliciée, de ma victime d'amour.

J'obtins un congé de convalescence qui se transformera en réforme sans doute. Et voilà comment tu m'as rencontré aujourd'hui.

La vie, vois-tu, c'est quelque chose d'atroce quand on a un chagrin et un remords comme le mien... Et il pleurait en répétant parmi ses sanglots: "Pardon, pardon!"

A genoux près de lui, mêlant mes larmes aux siennes, ma volonté s'était écroulée dans un abîme sans fond de douleurs et de pensées amères.

Et là-bas, bien loin, tout près du fleuve de l'Amour, aux bords verdoyants et bleus de lotus et de nénuphars, la mousmé dut s'éveiller un peu de son repos sans fin et murmurer peut-être quelque parole d'amour en souriant aux deux cœurs qui pleuraient pour elle.

RAYMOND BOMET et

RAYMOND BOURGEAC.

## PROPOS DU DOCTEUR

### CONSEILS MEDICAUX PRATIQUES

(Écrit spécialement pour le Monde Illustré)

Mon sujet de causerie sera aujourd'hui: les premiers soins à donner aux noyés. Mais avant de le faire je voudrais, à l'exemple de mon confrère le Dr Gadbois qui le fit dans "La Presse", donner à ceux qui s'aventurent sur l'eau, un certain nombre de conseils qui ne seront peut-être pas hors de saison. Et tout d'abord ne vous aventurez jamais sur l'eau en état d'ébriété ou le ventre plein, à plus forte raison ne laissez pas une personne vous accompagner si elle se trouve dans cet état, vous risquez chaque fois de payer de votre vie une pareille imprudence. Si vous ne savez pas nager ne vous aventurez jamais dans un de ces légers canots que le moindre mouvement fait chavirer, et si vous savez nager, ne vous fiez pas à votre science de nageur, mettez votre costume le plus léger et prenez toujours la précaution d'enlever vos souliers.

Mais de tout ces conseils les deux plus importants sans contredit sont de ne jamais boire d'alcool et d'attendre au moins une heure après le dernier repas si on s'aventure dans une embarcation qu'un coup de vent ou un faux mouvement est susceptible de faire chavirer. Et si le mauvais sort vous a fait tomber à l'eau, même si vous savez nager n'oubliez pas que votre bateau chaviré est encore votre meilleur refuge et qu'il peut soutenir à la surface autant de personnes qu'il en contenait avant l'accident, à condition que vous n'essayiez pas de monter dessus mais que vous vous contentiez de prendre d'une main un point d'appui sur l'épave gardant la tête au-dessus et le reste du corps dans l'eau. Il suffit d'un très petit effort pour se maintenir à la surface dans ces conditions, et cela vous donnera tout le temps d'attendre que l'on vienne à votre secours.

Venons en maintenant aux secours à donner aux noyés.

Le mieux est de pratiquer sur eux la respiration artificielle dans les meilleures conditions possibles et pour cela si la distance n'est pas trop grande de les transporter dans une maison et de les placer sur une table couverte d'un matelas après leur avoir enlevé tous leur vêtements. Pour bien pratiquer la respiration artificielle il faut être plusieurs. Un des aides maintiendra le noyé sur la table, le second se tiendra sur le côté droit ou gauche prêt à aider les mouvements de respiration artificielle que pratiquera le troisième de la façon suivante :

1.—Saisir des deux mains les poignets du noyé et abaisser les bras en tirant à soit, les abaisser comme si on voulait faire toucher au sol les mains du noyé. Pendant ce premier mouvement l'aide tire sur les pieds afin d'empêcher le corps de quitter la table.

2.—Ramener les bras du noyé en les fléchissant au niveau du coude de façon à ce que les deux mains viennent se rencontrer

sur le devant de la poitrine. A ce moment l'aide qui se trouve sur le côté et qui a placé ses mains sur les côtes de chaque côté du tronc serre de façon à exprimer l'air contenu dans les poumons. Si l'on n'était que deux celui qui manœuvre les bras devrait au moment où il ramène les bras sur la poitrine du noyé appuyer fortement de façon à exprimer l'air contenu dans les poumons.

Pour être bien pratiqués, ces mouvements doivent être faits très lentement, la faute que l'on commet habituellement est de vouloir aller trop vite. Si par contre les mouvements sont bien fait on entendra l'air pénétrer dans les poumons comme si le noyé en réalité inspirait au moment où l'on abaisse les bras vers le sol, et l'on entend l'air sortir des poumons comme si le noyé faisait une expiration au moment où l'on ramène les bras sur le devant de la poitrine. Ces mouvements doivent être continués longtemps, or plus on ira lentement moins on se fatiguera, ce qui a une grande importance.

D'autres moyens peuvent être employés tel celui dit de Laborde, et qui consiste en des tractions rythmées de la langue. Pour les pratiquer il faut ouvrir la bouche du noyé et lui saisir la langue soit avec une pince, soit ce qui est plus simple, avec un mouchoir de façon à l'empêcher de glisser entre les doigts. On tire alors la langue à soit hors de la bouche puis on la repousse en place par des mouvements lents et réguliers. On peut aider par des pressions sur les côtes comme précédemment, afin de faire expirer le noyé au moment où la langue est repoussée dans sa bouche. Mais la tête doit toujours être maintenue basse, aussi basse que possible, car il ne faut pas oublier que le noyé avant de perdre connaissance a avalé beaucoup d'eau et qu'il lui en reste toujours une quantité plus ou moins grande dans la gorge et qu'il faut que cette eau ressorte absolument avant que l'air puisse pénétrer dans ses poumons.

On continuera ces mouvements de respiration artificielle pendant 15 à 20 minutes puis on s'arrêtera afin de permettre de constater si le noyé ne peut pas faire un mouvement respiratoire de lui-même. Il ne faut pas s'attendre à ce qu'il fasse d'emblée de profonds mouvements respiratoires, les premiers seront au contraire très légers, très superficiels et souvent s'arrêteront complètement au bout d'un ou de deux essais, mais ce sera suffisant pour vous indiquer que la partie peut être gagnée et vous encourager à continuer. Et si votre noyé ne donne aucun signe de vie au bout d'un quart d'heure ne vous découragez pas pour cela. Ce n'est qu'au bout d'une heure de travail que l'on a véritablement le droit de renoncer à la lutte.

Docteur M...

### ANECDOTE CANADIENNE

#### Bravoure d'un jeune Canadien

Un jour, dans un fort de l'Extrême Nord, un jeune Canadien, M. Georges Fleury Deschambault, était resté seul avec un commis dans le magasin dont il avait la

garde, pendant que le reste des hommes étaient à la chasse. Les portes du fort, par oubli, étaient restées ouvertes, un bande de sauvages en profitèrent pour venir demander de la boisson ou en prendre de force, si on leur en refusait.

Au nombre d'une vingtaine, ils commencèrent par s'installer en maîtres dans le magasin. Au premier coup d'oeil, M. Deschambault devina leur dessein; leur mine décidée annonçait que l'affaire ne se réglerait pas à l'amiable. Le commis, jeune Anglais, qui n'était pas la bravoure incarnée, commençait déjà à trembler. M. Deschambault s'en aperçut et tout en ayant l'air de lui donner un ordre il lui dit: "Descends dans la cave tout de suite, car si les sauvages s'aperçoivent que tu as peur, nous nous sommes perdus." Le pauvre commis ne se fit pas répéter l'ordre deux fois, il se hâta d'aller se cacher.

Les Indiens, croyant que celui-ci allait leur chercher du rhum, se réjouissaient déjà du succès obtenu, quand tout à coup M. Deschambault, s'emparant d'une verge en bois dur dont il se servait pour mesurer sa marchandise, se mit à leur mesurer l'échine à tour de bras. Cette brusque attaque, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les surprit tellement qu'ils se mirent à fuir comme des enfants. La porte n'était pas assez large pour leur donner passage, et cependant M. Deschambault continuait à les rouer de coup en leur disant: "Ah! mes mauvais chiens."

En moins d'une minute le fort était délivré de leur visite, et ils ne songèrent pas plus à revenir qu'une bande de boeufs qu'on chasse d'un jardin à coups de gaule.

Quand les portes furent fermées, le commis remonta de la cave plus effrayé que les sauvages, ne comprenant pas comment un seul homme, par sa bravoure, pouvait mettre en fuite vingt sauvages.

Abbé G. DUGAS.

## LE FIACRE SANGLANT

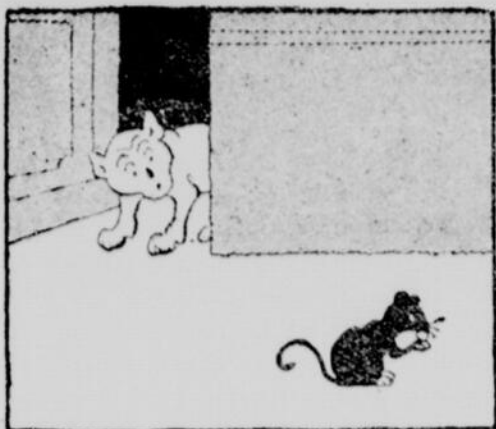
Tel est le titre de l'œuvre nouvelle dont nous commencerons la publication dans notre prochain numéro.

## LE FIACRE SANGLANT

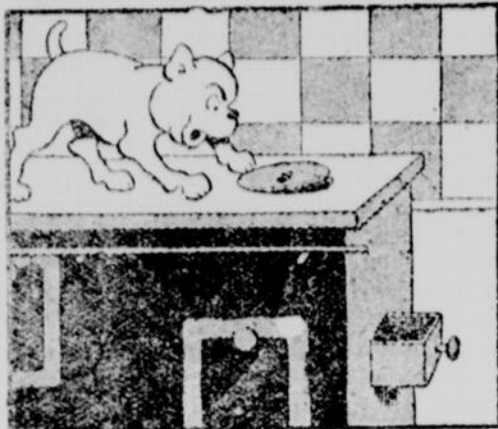
Spécialement écrit pour le Monde Illustré par

MAXIME AUDOUIN

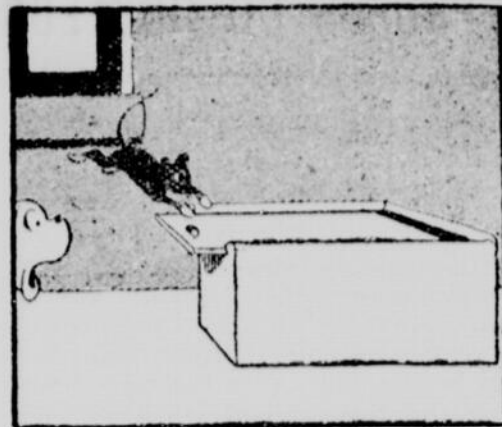
est une œuvre passionnante aux péripéties variées et émouvantes, aux coups de théâtres saisissants et précipités.



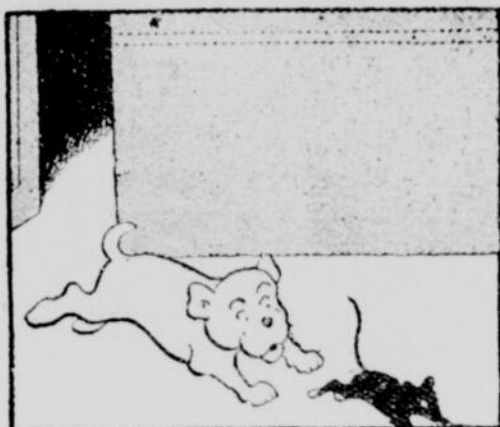
— Oh! le joli petit rat!



« Bouchons la porte d'entrée et attendons.



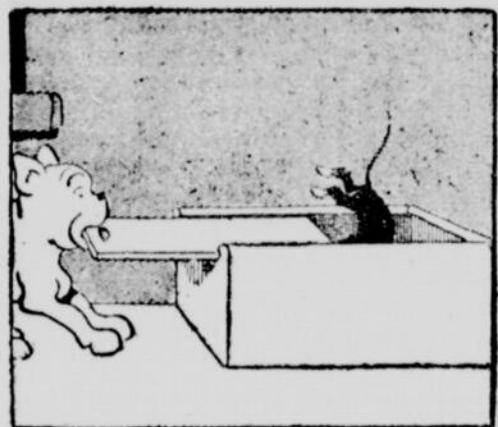
« Saute sur la boîte, petit.



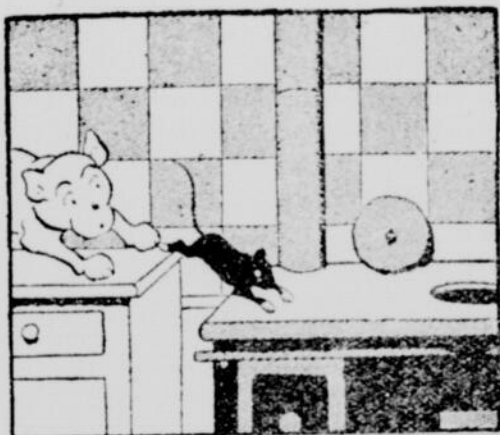
« Je suis taillé pour la course, mon petit...



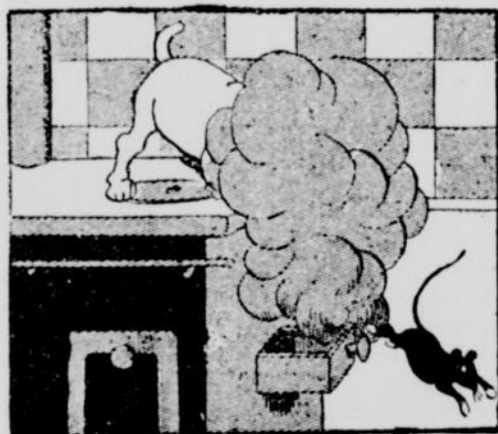
« Ah! le brigand! Il a trouvé une issue...



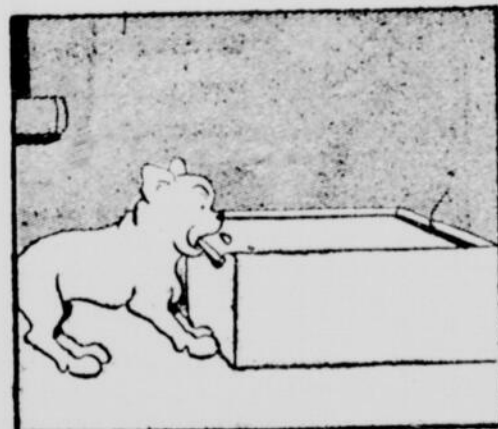
« Le sol disparaît sous tes pieds.



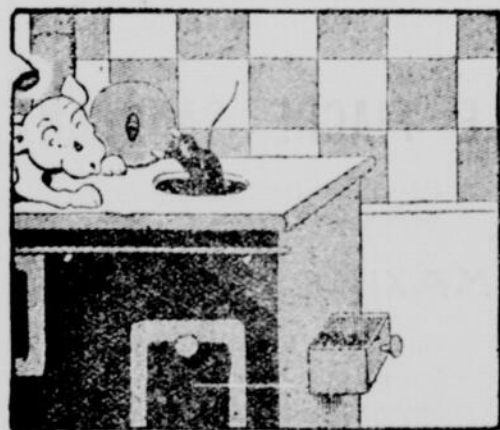
« Tu peux sauter du buffet sur le poêle...



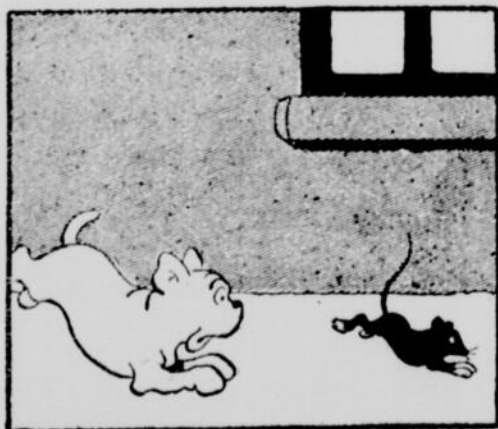
« Atchoum!... le coquin a remué la cendre!



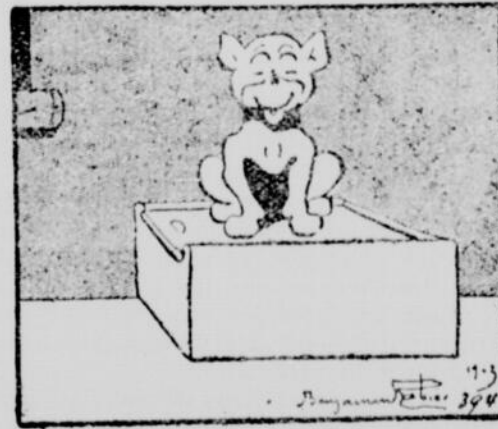
« Maintenant, faisons glisser le couvercle.



« Je t'aurai, mon vieux... Bon! le voilà dans le trou...



« J'ai perdu du terrain... je vais le rattraper...



« Tu ne t'attendais pas à celle-là, mon ami! »

leva et regarda le baron bien en face :

—Ce qu'il faut faire, nous le savons. Que diriez-vous par exemple, monsieur, si deux hommes encore jeunes et résolus à tout entreprendre se devouaient à cette tâche de retrouver votre infortuné frère, de le sauver et de le ramener ensuite sain et sauf en France?

—Oui, que diriez-vous? accentua Louis Hillarion, que diriez-vous et combien donneriez-vous à ces deux hommes s'ils arrivaient à sauver votre frère?

—Comment vous tenteriez?... fit le baron Valentin Simono.

—Écoutez, fit Nicanor, en partant à la recherche de monsieur votre frère, c'est au moins deux années sacrifiées à l'avance pour nous. Par an, monsieur Hillarion et moi, nous gagnons deux cent mille francs. Garantissons nous cette somme à notre retour, tous frais de route payés à l'avance et nous prenons dès demain soir le rapide de Marseille pour rechercher, sauver et ramener votre frère, mort ou vivant.

...C'est à

—C'est ça, mort ou vivant, s'exclama Hillarion, car dans l'un ou l'autre de ces deux cas notre peine aura été la même et par conséquent...

Le baron Valentin Simono se leva :

—Revenez ce soir après dîner, dit-il simplement.

Nicanor et Hillarion s'inclinèrent et sortirent sans qu'un muscle de leurs visages eut exprimé un sentiment quelconque.

Le lendemain un contrat en bonne et due forme était passé entre le baron Valentin Simono, le marchand de produits exotiques et l'inventeur des gaz hilarants.

Quelques heures plus tard, le rapide de Marseilles emportait

les deux hommes, lestés de la jolie somme de deux cent mille francs exigée par eux comme frais de route.

Dans les bagages de messieurs Nicanor et Hillarion figurait un chargement assez considérable de caissons en tôle d'une forme bizarre. Chacun de ces caissons contenait cinq obus explosifs remplis d'hilarite, un des plus puissants gaz inventés par le chimiste Hillarion.

Disons-le de suite, c'était en grande partie sur le considérable pouvoir asphyxiant de l'hilarite que comptait Louis Hillarion pour mener à bien l'exécution du projet de délivrance du baron Simono et de ses compagnons d'infortune.

Mais allaient-ils arriver à temps!...

C'est ce que nous apprendra la suite de ce récit.

Quoiqu'il en soit la loi indoue accordant une année de répit à tout criminel étranger au royaume, Nicanor et Hillarion avaient encore devant eux dix bons mois pour remplir leur mission au moment de leur embarquement à Marseille pour l'Inde.

## CHAPITRE XI

Nous avons laissé la mission Simono au moment où franchissant les portes d'Oudeypore elle était saluée par ce cri de haine du chef des salutistes : «Vous me reverrez avant peu, canailles!»

D'Oudeypore à Djeypore le voyage fut assez agréable et sans incident notoire.

Djeypore est une des villes les plus récentes de l'Inde. Elle ne remonte, en effet, qu'à un siècle et demi. Au centre se dresse la résidence royale entourée d'éblouissants jardins et de petits palais.

(A suivre)

(Suite)

Madame Sigouard qui depuis le commencement de la journée n'avait pas desserré les dents sursauta à ses paroles :

—De quoi! de quoi! qu'est-ce qui dit? je me suis conduit comme une poissonnière? Apprenez monsieur le baron que j'ai déjeuné plus de dix fois au faubourg Saint-Germain!

—Oui à l'office, avec les bonnes, marmotta entre ses dents Ricochet.

Par malheur madame Sigouard l'avait entendue :

—A l'office, à l'office? tu l'entends, mon chéri. Passes-moi vite une trique que j'assomme sur l'heure ce vieux corbeau déplumé.

Terrorisé, M. Ricochet pour toute réponse se tamponna l'œil en soupirant :

Plusieurs jours se passèrent ainsi amplement garnis d'aménités des uns vis-à-vis des autres.

Un matin, après une nuit passée à se reposer en rase campagne, M. Ricochet vit venir à lui Oscar Sigouard :

—Allons à l'écart, j'ai quelque chose à vous proposer mon vieux, fit Sigouard.

—C'est inutile de me déranger, ce que vous voulez me proposer ne doit pas être propre, répondit aigrement Ricochet.

Sigouard continua, sans relever l'acrimonie de la phrase :

—Propre ou pas propre, dans tous les cas mon vieux c'est avantageux.

—Et d'abord, quel âge avez-vous exactement?

—Ça ne vous regarde pas, fulmina M. Ricochet.

Sigouard sourit.

—Alors, mettons cinquante ans. Donc vous avez cinquante ans, et dans dix ans au plus, quand vous serez hors d'état de travailler, combien aurez-vous fait d'économie?

—Pas un sous c'est probable, constata M. Ricochet, rappelés

aux choses terrestres; mais, dans tous les cas c'est mon affaire et je vous répète que ça ne vous regarde pas.

—Et bien, alors mon vieux, continua Sigouard tranquillement, si vous n'avez pas un sou d'économie, vous irez finir vos jours dans un asile de vieillards ou au coin d'une borne.

—Dites donc, hurla monsieur Ricochet, si vous êtes venu pour me dire ça vous auriez aussi bien fait de rester à roucouler auprès de votre espèce de femme.

Sigouard se campa devant son irritable compagnon.

—Que diriez-vous d'une petite maison de campagne en Normandie, avec quelques bonnes petites rentes autour, de bonnes petites rentes que vous mangeriez entre deux grattements de mandoline? hein?

—C'est vous sans doute qui allez me fournir ces rentes-là, interrogea narquoisement M. Ricochet?

Sigouard prit un temps, regarda fixement son interlocuteur et dit en scandant les mots :

—Pour avoir la petite maison de campagne en Normandie et des rentes, il n'y a qu'à "semer" simplement en route notre vieux toqué de patron.

—Semer? fit M. Ricochet, peu au courant des richesses de l'argot parisien.

—Mais oui, le semer, autrement dit, le lâcher, le laisser en panne; vous ne voyez donc pas qu'il est fou à lier ce vieux là, avec sa tiare qui n'existe que dans son imagination, probablement.

M. Ricochet sursauta :

—Vous êtes un misérable, monsieur! Mon patron n'est pas plus fou que vous ou moi. La tiare existe et d'ailleurs un manuscrit en fait foi. Dans ces conditions...

Sigouard lui coupa la parole.

—On sait ce qu'on sait, fit-il en ricanant.

—Écoutez mon vieux, jouons cartes sur tables, que la tiare existe ou qu'elle n'existe pas, voyager plus longtemps en ce diable de pays c'est courir à la mort tous les quatre... et bien je trouve que c'est parfaitement inutile de mourir quatre surtout quand l'un de ces quatre-là celui qui a en poche plus d'un million en chèques peut très bien disparaître en route, comme par hasard, sans que jamais personne puisse demander aux autres la raison de sa disparition.

—Ah! c'est ça que vous vouliez me proposer, fit M. Ricochet, la figure congestionnée. Et redressé de toute la hauteur de ses jambes, les traits contractés par l'indignation, furibond il souffla ces mots à la figure de Sigouard :

—Monsieur Sigouard, dit-il, retenez bien ceci: moi vivant vous ne sèmerez pas le baron.

Sigouard blêmit, resta songeur quelques minutes :

—Vieux niguedouille, fit-il.

—Vieux niguedouille! maintenant vous m'insultez! fit M. Ricochet les poings crispés.

Sigouard s'était déjà composé une figure des plus hilares.

—Mais oui, vieux serin, comment vous n'avez pas compris que c'était une blague pour vous éprouver, pour éprouver votre honnêteté, ce que je vous proposais-là! Ah! vous pouvez dire que vous n'entendez pas la plaisanterie!

Et Sigouard tourna les talons avec toutes les marques de la plus insigne pitié pour l'intelligence du digne secrétaire.

—Décidément, je n'y comprends plus rien, fit ce dernier. Mais tout ce que je sais, c'est qu'avec cet olibrius-là, je deviendrai imbécile certainement avant la fin du voyage!

## CHAPITRE VI

Depuis deux jours les membres de l'expédition Simono se

reposaient de leurs fatigues dans un village hospitalier.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi, et chacun de nos voyageurs se délassait selon ses goûts.

Le baron, enfermé dans sa case songeait au jour lointain, hélas! ou, de retour en France, il prononcerait devant l'Institut, son discours en présentant la tiare.

Assis à l'ombre d'un bouquet d'arbres, Ricochet écoutait un vieil hindou jouer d'un instrument bizarre, fait d'une coquille de noix de coco, sur laquelle étaient tendues deux cordes tordues. Autour du musicien, une troupe d'hommes et d'enfants faisaient cercle.

—La voilà bien, se disait-il, la mandoline primitive qui charmait nos ancêtres!...

La musique du vieil hindou semblait combler de joie et provoquer une vive admiration parmi son auditoire. A certains moments tout ce monde tapait des mains en cadence et manifestait sa joie par des sauts variés et enthousiastes.

—Dire qu'ils entendent avec une joie délirante cet antique abruti pincer sa coquille de noix de coco, se dit Ricochet! Que serait-ce si je me risquais à leur gratter quelque chose de ma composition? Au fait pourquoi n'essaierais-je pas. Je me sens justement en verve aujourd'hui: ces deux journées de repos, la poésie du paysage, et la merveilleuse limpidité de l'air semblent avoir une grande influence sur ma virtuosité... Enfin je vais toujours essayer.

Et au grand ahurissement des hindous il entonna, après de préalables et trépidantes flotitures: "Viens poupoule!"

Subitement le chanteur s'arrêta. Un grand branle-bas venait de se faire entendre à quelque distance de lui.

Était-ce une ovation des indigènes? Hélas! non, ce n'était que Sigouard et dans quel état!

une intonation tellement haïneuse que le baron Simono et Monsieur Ricochet en eurent un léger frisson.

## DEUXIÈME PARTIE

### CHAPITRE X

Un mois après les événements que nous venons de lire deux hommes étaient introduits dans le bureau du baron Valentin Simono, frère du savant archéologue en mission dans les Indes.

Sur une des cartes présentée par l'un des inconnus, le frère du vieux savant lut ceci :

Nicanor, E. Z.

Commissaire en marchandises  
L'autre carte portait cette simple mention :

Louis Hillarion,

Chimiste.

Spécialité de gaz stupéfiants et asphyxiants.

Les deux arrivants s'inclinèrent profondément. Ce fut Nicanor qui rompit le premier le silence.

—Voici ce qui nous amène, monsieur le baron, fit-il. Vous avez un frère qui est parti depuis plusieurs mois déjà pour un voyage mystérieux à travers l'Inde.

Le baron Valentin Simono fronça le sourcil.

—Comment savez-vous cela, fit-il.

Nicanor sourit :

—Monsieur le baron, dit-il, a dû lire sur ma carte de visite que je suis commissaire en marchandises pour la France et l'étranger et par conséquent très renseigné sur tout ce qui se passe dans le monde entier.

—Et que moi je suis chimiste diplômé, inventeur de gaz stupéfiants et asphyxiants d'une force incroyable, déclara le deuxième visiteur.

—Je ne comprends pas en-

core, fit le baron Valentin Simono.

—Alors écoutez-moi, monsieur le baron, répliqua Nicanor, toujours souriant. En correspondance suivie avec toutes les maisons de commerce du globe, nous avons un correspondant dans l'Inde à Djépour. Un monsieur Pantois. Or voici ce que ce correspondant vient de nous adresser ce matin même télégraphiquement. Et il tendit au baron Valentin Simono le télégramme suivant :

"Télégraphe manquant à  
"Djépour, aie fait envoyer  
"courrier à cheval à Bombay  
"pour vous prier d'avertir à  
"Paris le baron Valentin Si-  
"mono que son frère, le savant  
"archéologue, prisonnier à  
"Djépour avec son escorte  
"court le plus grand des dan-  
"gers. Histoire de violation  
"et profanation de temples sa-  
"crés. Avez cependant le  
"temps d'aviser, loi indoue  
"donnant un an à tout crimi-  
"nel étranger au pays pour  
"préparer sa défense. Crois  
"fermement à exécution capi-  
"tale passé ce délai. Autori-  
"tés anglaises impuissantes en  
"la circonstance. Seul enlève-  
"ment par la force est à ten-  
"ter".

En lisant ce télégramme le baron Valentin Simono était devenu livide.

En effet, dit-il, la nouvelle que vous m'apportez est des plus inquiétantes et il faut aviser en toute hâte. Mon frère est parti pour ainsi dire en coup de foudre et je suis très inquiet car il a quitté Paris emmenant avec lui un parent éloigné qui ne me semble pas très sérieux et un secrétaire, fidèle, il est vrai, mais d'une intelligence plus que rudimen-  
taire.

Et il ajouta perplexe :

—Je ne sais vraiment comment faire... Mon pauvre frère! Quelques minutes s'écoulèrent. Tout à coup Nicanor se

quelques contusions elle n'avait rien de brisé. Une bonne journée de repos s'imposait cependant et cela fit faire la grimace au baron qui désirait partir le soir même.

Décidément, dit-il à Oscar, je crois que vous auriez bien fait de laisser votre femme à Paris, car jusqu'à ce moment elle ne nous a occasionné que des ennuis.

— Sans compter ceux qu'elle nous occasionnera par la suite, soupira mélancoliquement M. Ricochet.

Quarante-huit heures plus tard les explorateurs continuaient leur voyage. Une escorte de vingt-cinq cavaliers armés et trois chameaux, dont du Maharana, entouraient l'éléphant sur lequel avaient repris place le baron Simono et M. Ricochet.

Sur un des chameaux trônait Sigouard et sa femme. Cette dernière la tête entourée de linges multicolores ce qui lui donnait un faux air de Touareg.

Contre son habitude et en dépit de ses blessures, la dame était d'humeur joyeuse à en oublier d'injurier son souffre-douleur, M. Ricochet. Le matin en effet pour la dédommager de son accident, le Maharana en envoyant prendre des nouvelles de sa santé, lui avait fait remettre un superbe collier en perles fines qu'elle avait évalué de suite à la somme de deux mille francs.

La petite troupe s'apprêtait à franchir les portes de la ville quand un grand rassemblement d'où sortaient des cris de fureur attira l'attention des voyageurs. Devant le spectacle qui s'offrit alors à leur vue, le baron Simono et M. Ricochet devinrent blêmes.

— Les salutistes! encore les salutistes! s'écrièrent-ils.

Seul Sigouard et sa femme conservaient leur sérénité. Sigouard exultait :

— Non, criait-il, non! mais

regardez-les donc! ah ces pauvres salutistes ce qu'on les passe à tabac!

En fait, les salutistes, car c'était bien eux qui causaient ce tumulte, passaient en ce moment un bien vilain quart d'heure. Cinq d'entr'eux, dont trois femmes, étaient ligottés comme des momies et les huit autres dont le brigadier Older se débattaient désespérément sous les étreintes d'une vingtaine de soldats vigoureux. La confiance machiavélique de Sigouard avait réussi. Le premier ministre du Maharana n'avait pas manqué de parole, on le voit. Renversés dans la poussière par les gardes du palais et les pieds déjà enchaînés Older venait d'apercevoir les voyageurs. Ses mains encore libres se crispèrent de fureur et de sa gorge contractée s'échappèrent ces cris de rage :

— Voleurs, assassins, bandits.

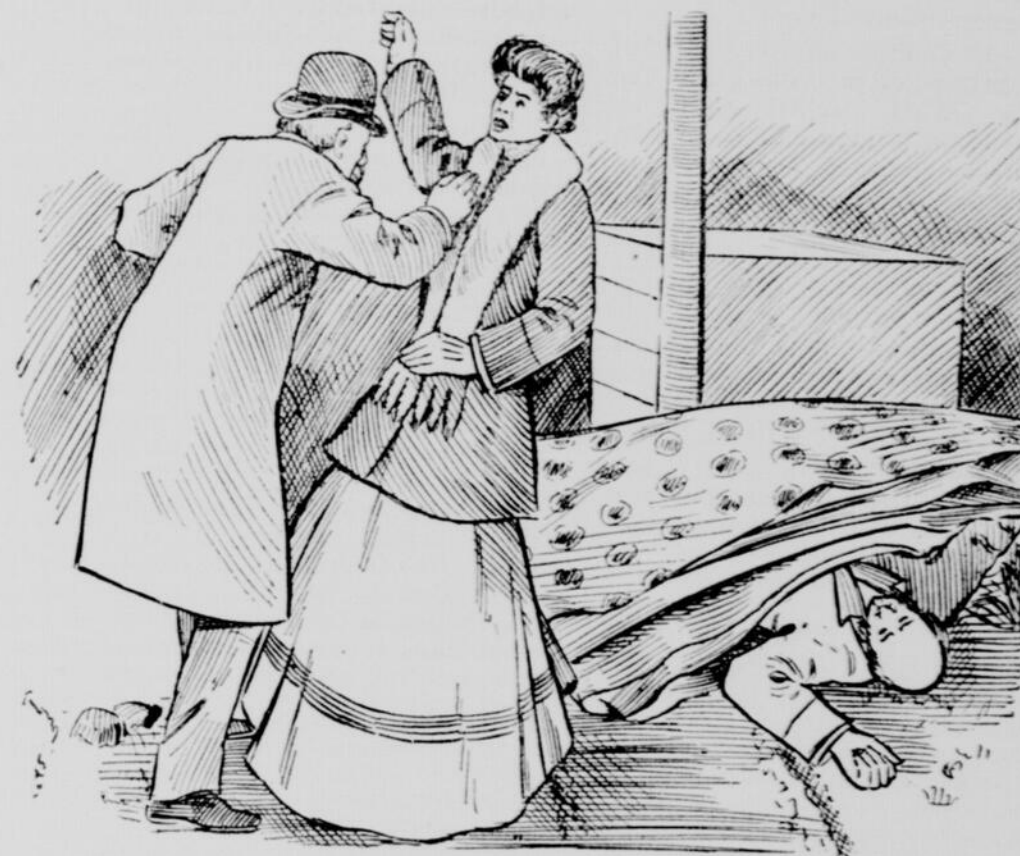
— Calme-toi, mon vieux, calme-toi! on va te mettre à l'ombre pour quelque temps et tu verras comme c'est souverain pour les attaques de nerfs, se contenta de ricaner Sigouard.

Sous les linges dont sa tête était entortillée, la belle Sidonie se pâma positivement d'allégresse.

Moins exubérant le baron Simono laissait errer sur ses lèvres un sourire plein de sérénité.

Quand la mission Simono franchit les fortifications d'Oudeypore, Sigouard se retourna encore une fois. Maintenant attaché sur le dos d'un petit âne gris, le chef des salutistes, le malheureux Older, la face congestionnée regardait en écumant ses ennemis lui échapper une fois encore. Son regard fixa avec une rage indicible Oscar Sigouard :

— Vous me reverrez avant peu, canailles! hurla-t-il avec



M. Ricochet s'élança sur Madame Sigouard

Suivi de sa femme Oscar Sigouard, venait d'apparaître, en criant d'une voix étranglée.

— Suivez-moi vivement où vous êtes perdu!

— Cet individu finira par me donner une maladie de cœur, s'exclama douloureusement Ricochet, en se levant et en suivant instinctivement au pas de course son ennemi intime.

— Que se passe-t-il, Mon Dieu, fit-il en courant ?

En passant devant la case du baron Simono, Sigouard jeta la même recommandation sinistre :

— Suivez-moi où vous êtes un homme mort !

Mais comme le baron ne semblait aucunement disposé à se déranger, Oscar le saisit dans ses bras robustes et se tournant vers sa femme et Ricochet :

— Attrapez nos deux malles

et à la paillotte de l'éléphant et au galop!

En cinq minutes les deux fugitifs avaient gagné l'abri en bambous et en paille de riz où le cornac dormait paisiblement aux côtés du pachyderme.

D'une bourrade dans le dos, Oscar éveilla le dormeur :

— Quarante roupies en plus de tes appointements si dans un quart d'heure nous sommes dans la jungle, lui dit-il.

— Quarante roupies, fit le cornac ahuri ?

— Parfaitement et tu en auras vingt autres si nous sommes à Oudeypore avant deux jours.

Le cornac était déjà monté sur l'éléphant.

Derrière lui, verdâtre, madame Sigouard était déjà casée auprès de Ricochet, qui quoique abruti comprenait tout de même vaguement que le mo-

ment n'était pas propice aux vagues discussions.

—Si vous ne montez pas, moi je grimpe et je vous laisse en plan, avait déclaré Oscar au baron en joignant le geste à la parole.

—Je voudrais bien tout de même savoir un peu de quoi il retourne, questionna le baron.

Mais des cris de rage lui coupèrent la parole.

Une minute après, aiguillonné vigoureusement, l'éléphant gagnait la jungle.

Mais avant de quitter le village ami, Ricochet avait jeté un regard en arrière pour essayer de se rendre compte d'où provenaient les cris :

Ses cheveux se hérissèrent de fraveur :

—Ciel ! ce sont les salutistes de Bombay, fit-il effaré.

Sur des chevaux blancs d'écume, onze hommes et trois femmes revêtus du costume de l'Armée du Salut, venaient de traverser le village à toute bride.

A la tête de la troupe un grand gaillard, maigre et jaune montrait un poing menaçant aux fuyards en vociférant :

—Nous vous rattraperons, misérables bandits, nous vous rattraperons ! Ici le lecteur nous permettra d'ouvrir un dégigandée parenthèse.

On se souvient que la mission Simono était partie de Bombay le lendemain du jour où Oscar Sigouard et sa femme s'étaient fait passer pour les délégués de l'Armée du Salut de Paris.

Deux jours plus tard les salutistes commencèrent à s'étonner de ne pas voir revenir Oscar au moins pour leur faire une visite de remerciement.

Une vague inquiétude commença de se faire jour dans l'esprit du brigadier Older. Sans souffler mot à personne, il télégraphia à ses coreligionnaires de Paris, leur demandant des renseignements sur le délégué Adamastor.

La réponse ne se fit pas attendre longtemps. Le lendemain en effet le brigadier Older recevait de Paris, la réponse suivante :

—Avez été filoutés. Ne connaissons pas Adamastor. N'avons pas eu incendie.

—Roulés ! murmura Older en recevant cette missive de ses frères de France.

Au consulat de France il n'eut aucune peine à se procurer des renseignements sur ses deux voleurs. De là il se rendit au European Hotel. On lui répondit que trois gentlemen français dont un répondait assez exactement au signalement qu'il donnait étaient effectivement descendus au European Hotel, mais que tous étaient partis depuis la veille pour Djépour dans le but de se livrer à des fouilles archéologiques du plus haut intérêt.

Une heure après Older avait rassemblé son état-major et se trouvait à la tête de quatorze personnes : onze hommes et trois femmes, à qui il exposa brièvement les faits.

Le lendemain une petite troupe de quatorze personnes quittait Bombay, suivie de quelques chameaux portant les provisions.

L'état-major de l'Armée du Salut partait à la poursuite de ses ennemis.

On a vu plus haut combien fut courte leur première entrevue avec les membres de la mission Simono.

## CHAPITRE VII

A peine l'éléphant s'était-il enfoncé dans la jungle que, revenu de la peur intense que lui avait causé ce départ précipité et les cris qui l'avaient accompagné, le baron Simono furieux, tourna vers Sigouard un visage appoplectique :

—Voulez-vous me dire la raison de ce départ précipité et des cris qui nous ont pour-



Le palais d'Amber. — Voir page 49

De sa place le baron Simono suffoquait de honte et essayait à l'aide d'une mimique indignée et violente d'engager madame Sigouard à modérer un peu son exaltation. Madame Sigouard la moitié du corps penché par-dessus la balustrade en bambous naturellement, se gardait bien d'y prendre garde.

Un moment, le plus faible des deux éléphants se sentant définitivement perdu, fit un bond de côté et partit à fond de train du côté opposé de l'arène poursuivi par son adversaire. Alors madame Sigouard n'y tenait.

—Grand lâche ! hurla-t-elle, le corps lancé en avant les poings tendus vers le fuyard.

Fatale imprudence !

Un craquement sinistre de bois brisé se fit entendre, la barre d'appui de la balustrade venait de céder sous les secousses de la dame et perdant l'équilibre la belle Sidonie vint s'échouer sur le sable de l'arène en poussant un cri de douleur et d'angoisse.

Surpris par cette masse qui venait ainsi de tomber à côté d'eux, les éléphants s'arrêtèrent avec stupeur.

—Bon sang de la vie, ma Sidonie est perdue ! hurla Oscar affolé.

—Ah ! fichtre, elle a bien fait tout pour ça, s'écria le baron Simono, cependant très pâle.

—Essayons tout de même de la sauver, de lui porter secours, s'écria M. Ricochet, oubliant déjà tous ses ressentiments devant le malheur qui venait de frapper son intime ennemie.

Il était dit qu'en terre de l'Inde ne reposeraient point les os de la chaste épouse d'Oscar Sigouard. Sur un signe du Maharana une troupe de serviteurs armés de fusées allumées se précipitèrent sur les éléphants qui effarés reculèrent devant ce jaillement subit d'étincelles.

Pendant ce temps deux autres serviteurs se saisissaient vivement de madame Sigouard évanouie et par une des petites portes percées dans l'épaisse muraille de l'arène l'emportèrent rapidement dans une petite salle où déjà était descendu précipitamment son mari, le baron Simono et Monsieur Ricochet.

Un quart d'heure après madame Sigouard reprenait ses sens et on constatait qu'à part

dix sous mon ami, fit le baron radieux.

Rentré dans sa chambre, le brave M. Ricochet ne put s'empêcher encore de grommeler entre ses dents :

— En a-t-il de l'audace, ce brigand-là ? En a-t-il assez ! il n'y a pas à dire, chaque fois ça lui réussit... Décidément il n'y a que les gredins qui ont de la chance !

## CHAPITRE IX

Rassuré maintenant sur le sort qui attendait les salutistes dès leur arrivée à Oudeypore, les membres de la mission Simono s'accordèrent quelques jours de repos avant de faire route pour Djépour.

La veille du départ, le premier ministre pour remercier Sigouard de sa confiance relativement au conseil intéressant la sûreté de l'Etat dont les malheureux salutistes allaient faire tous les frais, décida qu'un combat d'éléphant, divertissement fort goûté dans l'Inde, aurait lieu dans la soirée.

L'arène du Maharana d'Oudeypore était à quatre heures du soir archi-comble. Aux bouts opposés de l'arène entravés solidement, deux formidables éléphants mâles n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures, fouillaient déjà rageusement le sol de leurs terribles défenses à l'arrivée du Maharana.

Par une faveur spéciale celui-ci avaient autorisé les membres de la mission Simono à prendre place à ses côtés. Pour la circonstance la belle Sidonie qui avait été également invitée avait endossé un rutilant corsage rouge, ponceau agrafé sur la poitrine par d'énormes brandebourgs vieil or. Une robe en soie crème avec applications vertes complétait son costume. Sur un signe du premier ministre deux cornacs, l'un portant un turban jaune et l'autre un

turban vert, grimpèrent aussitôt sur le cou des éléphants, de plus en plus trépidants de colère.

En hâte et avec des précautions infinies, on enleva les entraves des deux bêtes, qui se voyant libres, se ruèrent immédiatement l'un sur l'autre. Un choc de marteau-pilon tombant sur une enclume n'aurait pas produit un bruit plus sourd. Front contre front pendant quelques minutes les deux adversaires cherchèrent à s'enlancer trompe à trompe en essayant de se porter de côté d'épouvantables coups de défenses, mais après plusieurs tentatives vaines, reconnaissant qu'ils étaient de forces égales, les formidables pachydermes changèrent de tactique. Ils reculèrent puis chargèrent à nouveau, cette fois de côté, la trompe levée cherchant à saisir le cornac de leur adversaire qui se tenait cramponné à leur puissante nuque. C'est on s'en doute, le moment le plus critique pour le malheureux cornac s'il est saisi par l'éléphant ennemi, c'en est fait de lui, car en un instant il est lancé en l'air, précipité sur le sol et finalement broyé sous les pieds des monstrueuses bêtes.

Depuis un instant l'éléphant du cornac à turban jaune semblait faiblir et finalement venait de se réfugier sous la stalle où trônait la belle madame Sigouard. Celle-ci aussitôt se dressa fulminante et on entendit sa voix aigre s'élever à travers le fracas de la salle :

— Hardi, mon gros ! défends ta peau mieux que ça ! ah feignant si j'avais quelque chose sous la main je t'en donnerais moi du courage, et joignant le geste à la menace Madame Sigouard de la pointe de son ombrelle caressait avec vigueur l'arrière-train de l'éléphant.



Suivi de sa femme Oscar Sigouard venait d'apparaître — Voir page 27

suivi ?

Oscar l'interrompit :

— Je vais vous expliquer tout, et ma femme est là pour me démentir, s'il y a lieu.

— Nous allons en entendre une bonne, répliqua Ricochet.

— Que dit cette vieille fripouille ? rugit la douce Sidonie.

— Voulez-vous cesser de vous chamailler et me donner des explications, hurla le baron.

— Voilà, voilà de quoi il retourne, fit Oscar.

Et d'une voix très naturelle il commença ainsi :

Avant de quitter Bombay, nous avons eu, ma femme et moi, la malencontreuse idée d'assister à une assemblée de l'Armée du Salut, histoire de passer le temps. Il y avait à peine une heure que nous étions dans la salle que je vis près de

la porte M. Ricochet qui causait avec un salutiste. M'étant approché j'entendis votre secrétaire qui racontait au salutiste que nous partions pour Djépour dans le but de rechercher une tiare historique et dont la trouvaille, disait-il, pouvait rapporter une fortune. Il ajouta toutefois que son patron, le baron Simono n'était guidé, en la circonstance par aucune idée de lucre. La science seule le poussait à ces recherches.

— Misérable, rugit Ricochet, étouffé par la colère.

Sans prendre garde à cette interruption, Oscar continua :

— Naturellement le salutiste ouvrit l'œil. Lorsque tout à l'heure je reconnus parmi nos poursuivants le chef des salutistes de Bombay, un éclair illumina mon cerveau. Je com-

pris l'importance des paroles de Ricochet et le projet qu'il avait fait naître dans leur esprit. Ils veulent tout simplement nous ravir la tiare et au besoin nous tuer, vous tout le premier, monsieur le baron, pour s'en emparer.

—Mais c'est indécent et archi-faux, monsieur, ce que vous dites là, articula Ricochet. Écoutez, monsieur le baron, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vient de vous raconter cette ignoble canaille.

—Canaille! hurla la douce Sidonie. Attends mon bonhomme que je te réduise en morceaux!

Le baron sentait sa tête prête à éclater au milieu de cette tempête d'injures. Finalement il prit son parti :

—Tôt ou tard, je saurai bien la vérité, et si ce que vous me racontez, monsieur Sigouard, n'est pas la vérité, si vous avez commis quelque monstrueuse canaillerie, comme l'affirme positivement monsieur Ricochet, je.....

Il n'ajouta pas un mot.

Depuis huit heures, l'éléphant avait mis une trentaine de lieues entre les voyageurs et leurs ennemis. Égale distance restait à franchir pour arriver à Oudeypore. Oscar Sigouard réfléchissait profondément :

—Dans l'état de fatigue, se disait-il, où se trouvaient les chevaux des salutistes, ils ont dû être forcés de s'arrêter et ils ne pourront reprendre leur route que demain, ce n'est donc que quarante-huit heures après nous qu'ils arriveront à Oudeypore.

Là, combien nous faudra-t-il de temps pour nous ravitailler, voir le Maharana et obtenir le passage sur ses terres jusqu'à Djépour? Une dizaine d'heure au plus. Donc, quand les salutistes franchiront les murs d'Oudeypore, nous en serons partis depuis une bonne

demie journée, et Sigouard de conclure :

—Maintenant comme nous serons très certainement bien reçus par le Maharana, grâce aux hautes recommandations de mon oncle, je pourrai peut-être essayer de glisser à l'oreille d'un des ministres que les gens de l'Armée du Salut qui nous suivent sont d'odieux conspirateurs nettement résolus à soulever la population contre le Maharana, et alors le diable m'emporte si cette indiscretion ne vaudra pas à ces imbéciles un séjour des plus malsains dans les cachots d'Oudeypore.

Tout heureux de son raisonnement Sigouard se frotta les mains avec vigueur.

La nuit était venue et dans la jungle les nuits ne sont pas aussi rassurantes, si elles sont plus poétiques, que dans un jardin du faubourg St Germain.

C'est à la nuit tombante en effet, que les grands fauves sortent des fourrés profonds. Ce soir-là le chant des oiseaux avait cessé. Des marais stagnants où dormaient au milieu des roseaux de monstrueux crocodiles et des myriades de spicules au bec de cauchemard, montait le bruissement métallique des insectes tourbillonnants en rondes folles à la pointe des hautes herbes.

Soudain au moment où le cornac déclarait qu'il serait prudent de ne pas avancer davantage et conseillait au baron Simono de camper à quelques mètres, deux cris rauques glacièrent de terreur les explorateurs.

Le cornac devint affreusement pâle.

En hâte il fit agenouiller l'éléphant qui depuis quelques instants soufflait bruyamment.

—Vous avez entendu, cornac, questionna anxieusement le baron Simono.

Le cornac désigna du doigt dans la demie obscurité, les tiges sèches des grandes plantes,



An craquement sinistre de bois brisé se fit entendre, la barre d'appui de la balustrade venait de céder.—Voir page 11.

—Aussi vrai que tu as le droit, grâce à la médaille que je viens de te donner, d'être reçu à Paris par le Président de la République.

Le visage du premier ministre rougit de plaisir.

—Les misérables, fit-il, ils franchiront les portes de la ville, mais simplement pour se voir conduire aussitôt dans les culs de basse fosses les plus malsains du palais.

Le baron Simono et M. Ricochet n'en revenaient pas.

Quand la mission fut de retour à l'hôtel, le baron serra vigoureusement la main de son neveu :

—Je ne sais pas, dit-il, si c'est vous Oscar qui m'avez mis sur les bras ces damnés salutistes,

comme affirme M. Ricochet, mais ce que je sais, c'est que la façon dont vous venez de m'en débarrasser aujourd'hui est tout simplement sublime.

—Moi j'estime que Monsieur a tout bonnement commis aujourd'hui une nouvelle canaillerie, marmotta amèrement entre ses dents M. Ricochet.

—Mais cette médaille, questionna encore le baron Simono?

—C'est une médaille d'un concours régional de Normandie (section des fromages) que j'ai achetée jadis sur les quais de Paris pour dix sous. Elle est en vermeil d'ailleurs, et il y a dessus qu'une simple inscription: Premier prix, ricana Sigouard.

—Je vous rembourserai vos

A la grande porte du palais, M. Ricochet faillit avoir un éblouissement. Sur un trône d'argent massif posé sur l'échine courbée de deux lions en or apparut au fond d'une immense salle San-Bou-Sing, le puissant Maharana d'Oudeypore. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ à figure pâle et énergique. Une grande barbe d'un noir bleuâtre donnait à toute sa personne un air de grandeur sévère, très en harmonie avec la décoration grandiose qui l'entourait. Un manteau de pourpre brodé or et argent incrusté de pierreries surmonté d'une sorte de couronne en or fin, tel se présentait le costume du puissant monarque indou devant lequel se prosternaient le front dans la poussière des centaines de courtisans et de serviteurs.

L'entrevue fut cordiale mais courte. Le Maharana qui était venu plusieurs fois à Paris, s'exprimait dans un français assez correct. Il s'informa de la raison du voyage du baron Simono. Celui-ci lui dit que son voyage était absolument scientifique, mais il ne souffla pas un mot de la tiare, et déclara simplement qu'il désirait visiter ce merveilleux pays de l'Inde pour compléter un travail scientifique que l'académie des sciences attendait avec la plus vive anxiété.

—Je me mettrai tout à votre disposition, fit le Maharana, pour faciliter vos études et je pousserai même la courtoisie jusqu'à vous donner pour guide un français depuis longtemps établi dans mon royaume : Monsieur Pantois.

Le Maharana n'ajouta pas un mot, avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, les membres de la mission Simono quittèrent la salle du trône pour se rendre dans un des jardins du palais où une légère collation composée de fine volaille, de pâtis-

ries et de fruits délicieux les attendait.

Le grand ministre et quelques hauts dignitaires prirent aussitôt place à la table aux côtés du baron Simono, de M. Ricochet et d'Oscar Sigouard.

La collation touchait presque à sa fin et Sigouard dont le front était sillonné d'un pli anxieux n'avait pas encore pu placer un mot. Évidemment une grande inquiétude l'angoissait. Mais tout à coup un large sourire illumina la face de l'époux de la brune Sidonie.

Très grave on le vit se diriger tout à coup vers le premier ministre qui achevait d'avaler d'énormes morceaux d'orange confits, et lui épinglant sur la poitrine une minuscule médaille dorée, il s'écria :

—Homme illustre! reflet du soleil levant! permets-moi au nom de la Société des Graphologues Dactylographes de France dont je m'honore d'être président d'honneur de te décerner la plus grande des médailles d'or.

—Allons bon! il devient fou, murmura nerveusement le baron Simono.

Imperturbable, Sigouard continua sur le ton d'un camalot débitant son boniment :

—Et maintenant ce n'est pas tout. Après les honneurs le conseil, le bon conseil! Écoutez glorieux homme d'État, guerrier brave et magnanime, écoutez et comprenez! Ce soir, dans quelques heures peut-être onze hommes et trois femmes inconnues, retiens bien ce nombre, apparaîtront à l'entrée des murs de ta cité et en demanderont l'entrée; tu es libre de la leur accorder, mais si tu tiens à ta vie et à celle de ton roi ne la leur accorde pas. Et se penchant à l'oreille du premier ministre il ajouta à voix basse quelques mots qui firent pâlir celui-ci.

—Serait-ce possible! fit-il, les sourcils contractés.



Sous le corps ensanglanté du tigre gisait le baron Simono—Voir page 34

et se mettant à les arracher fiévreusement par poignées, il répondit d'une voix étranglée :

—Des tigres! signori, des tigres! vite! vite! faites comme moi, ou nous sommes perdus!

Et rapidement il mit le feu à un tas de broussailles et aux herbes qu'il venait d'arracher, seul moyen connu pour éloigner les fauves pendant la nuit.

Bientôt un énorme brasier flamba. La nuit était tout à fait venue. Mais bientôt faute d'herbes sèches le feu s'éteignit.

Sigouard et sa femme venaient de disparaître depuis quelques minutes derrière l'éléphant.

—Le tigre est tout près fit le cornac.

Le baron Simono, livide, regarda autour de lui.

—Avez-vous tous votre fusil, dit-il.

Une seule voix, celle du fidèle Ricochet répondit :

—Monsieur le baron, j'ai mon fusil, mais je n'ai tué jamais qu'un seul animal de ma vie, le chameau de madame Sigouard. Je ferai mon possible pour être aussi adroit cette fois : c'est

tout ce que je peux vous dire.

—Vous êtes un brave, M. Ricochet, dit le baron d'une voix étouffée. Si nous rentrons sains et saufs en France, je vous ferai décerner par la Société d'encouragement au Bien, une médaille de bronze grand module.

Puis se tournant vers l'éléphant derrière lequel venait de disparaître le couple Sigouard.

—Et vous, Oscar, êtes-vous prêt vous aussi?

Nulle voix ne répondit à cet appel.

Le baron Simono allait de nouveau ouvrir la bouche pour réitérer sa demande quand un râlement sourd suivi d'un bruissement d'herbes foulées se fit entendre.

Le cornac poussa un cri de terreur :

—Le tigre !

Le baron Simono se jeta à terre en poussant un sourd gémissement.

Monsieur Ricochet fit un grand signe de croix et épaula son fusil.

Il y eut une minute d'angoisse : un siècle! Le sinistre bruissement d'herbes foulées aug-

mentait d'intensité. Le fauve ne devait plus être qu'à quelques pas, prêt à bondir. Soudain un grand corps d'animal bondit de la jungle, rayant de son ombre le bleu sombre de la nuit. Le tigre en effet venait de prendre son élan à trois mètres à peine du campement.

Mais aussitôt deux détonations éclatèrent, trouant le firmament de longues et minces langues de feu :

Pan! pan!

Une masse énorme s'abattit sur le sol.

En même temps une voix bégayante d'émotion, mais joyeuse cependant, celle de Ricochet, faisait entendre ces mots :

—Bonté divine, je crois bien avoir gagné ma médaille!

Et M. Ricochet, sa carabine fumante à la main, se laissa choir défaillant sur le sol.

Un silence de mort plana sur la jungle.

Un quart d'heure se passa. L'aube pointa. Avec le jour des gémissements plaintifs s'élevèrent :

—J'étouffe! j'étouffe!

Sous le corps ensanglanté du tigre frappé en plein cœur, gisait le baron Simono. C'était lui qui gémissait ainsi. De tout son poids le terrible iélin était venu s'abattre sur les jambes de l'infortuné baron.

A grand-peine l'hindou put relever son maître abominablement contusionné. Le baron considéra longuement la scène et apercevant son secrétaire étendu à terre.

—Un brave homme tout de même, fit-il, ce M. Ricochet, c'est dommage qu'il soit parfois si bête. Puis reprenant de plus en plus ses sens:

—A propos, que sont devenus M. et Mme Sigouard, demanda-t-il au cornac.

Une voix faible répondit aussitôt :

—Nous voilà, mon oncle, nous voilà!

Rampant, les deux conjoints

sortirent d'un fourré profond d'où ils s'étaient blottis prudemment dès que le cornac avait prononcé ces mots effrayants: le tigre!

—Voulez-vous me dire, monsieur, ce que vous faisiez là avec votre femme pendant que je courais les plus grands dangers, fit le baron.

—Sans fausse honte, mon oncle, répondit Sigouard, je me préservais de mon mieux des dents du tigre.

Le baron haussa les épaules et s'avançant vers M. Ricochet qui commençait lui aussi à revenir à la vie, il lui tendit la main en lui disant :

—Monsieur Ricochet, vous êtes un brave, je vous l'ai dit tout à l'heure et je vous le répète plus que jamais maintenant. Vous aurez votre médaille grand module, comptez sur moi.

Le jour vint. Le ventre vide et de mauvaise humeur les membres de la mission Simono s'installèrent de nouveau sur l'éléphant, mais à peine avaient-ils franchi quelques kilomètres que M. Ricochet se mit à éclater en sanglots.

—Bon, rugit le baron, qu'est-ce qu'il a maintenant celui-là, qu'est-ce que vous avez à pleurer comme ça Ricochet.

Sans répondre M. Ricochet, toujours sanglotant, montra au bout de son poing quelques menus débris de bois jaunâtre autour desquels s'enroulaient encore des cordes métalliques recroquevillées :

—C'est madame Sigouard, qui vient de s'asseoir sur ma mandoline, fit-il.

Entre ses dents, d'un air ravi madame Sigouard sans paraître entendre, se contenta de siffler allègrement la chanson patriotique très connue :

Ils ont brisé mon violon  
Parce qu'il avait l'âme fran-  
( çaise.



Et lui épinglant sur la poitrine une minuscule médaille, il s'écria...  
Voir page 37

Le soir, sans autres incident, les voyageurs arrivèrent en vue d'Oudeypore.

## CHAPITRE VIII

C'est une ville vraiment merveilleuse qu'Oudeypore. A première vue le voyageur n'aperçoit qu'un fouillis de verdure, de clochetons, de kiosques, tarabiscotés et de tours groupées par centaines autour d'une colline pyramidale, au sommet de laquelle se détache un prodigieux et fantastique palais en marbre blanc, palais de féerie dont l'imagination d'un poète ferait, sans effort, la demeure d'une Belle au Bois Dormant.

Mais si le regard est enchanté par l'admirable aspect de la ville vue au-dessus des fortifications, il est en revanche profondément attristé par le coup d'œil misérable que présente la campagne qui borde les remparts de cette cité de l'Inde.

Au pied des murailles ce ne sont que ravins désolés où l'herbe semblait pousser à regret; à une demi lieue de distance on n'aperçoit que des

masses énormes de détritus et de loin en loin, seulement un petit arbre rabougri, semble lever avec peine ses branches dépouillées de feuilles vers le ciel en manière de désolée protestation.

Aux portes de d'Oudeypore il fallut parlementer assez longuement pour obtenir l'entrée de la ville. Après avoir toisé de la tête aux pieds tous les membres de l'expédition Simono, un soldat se décida cependant à prendre le pli que lui présentait le baron. Puis il tourna les talons sans mot dire. Ce ne fut qu'au bout de trois heures que les portes s'ouvrirent devant le baron Simono et sa suite. Un envoyé du palais accompagné d'un interprète fit alors savoir que le Maharana consentait à recevoir le baron, mais au grand désespoir de madame Sigouard, ce dernier déclara qu'il se rendrait au palais royal accompagné seulement de Sigouard et de M. Ricochet.

Le lendemain, effectivement la mission Simono franchissait le seuil de la résidence royale.

# LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN par Wm. KIRBY

Traduit par L. P. LEMAY.

(Suite)

—La bonne Héloïse! murmura Amélie, elle se serait consolée en songeant que tu es digne de celui qu'elle aime.

—Je n'aurais pas une aussi parfaite résignation, Amélie, et je ne voudrais pas maintenant faire le bonheur d'un autre que Jumonville! C'est de l'égoïsme, mais c'est bien naturel pourtant, je mourrais s'il m'était infidèle.

IV

Marguerite de Repentigny se leva tout à coup du milieu des flots de mousseline et de soie, de dentelles et de fleurs qui l'entouraient :

V

—C'est assez d'égoïsme comme cela, vous autres! les deux jeunes amoureuses; je proteste! s'écria-t-elle en regardant avec un sourire charmant, Hortense et Amélie, qui oubliaient dans leurs confidences.

—Moi aussi je proteste! fit Agathe de la Corne St Luc. Mariez-vous le plus tôt possible, mais ne venez pas nous narguer cruellement, nous, pauvres déshérités, et nous faire...

—Sécher de langueur! acheva Hortense en voulant l'embrasser. Et elle continua:

—Je serai ta demoiselle d'honneur, Agathe, quand tu auras fait ton choix.

—Le prince qui doit m'enlever n'est pas encore arrivé, riposta Agathe. Mon mari sera roi... à mes yeux, quand même il serait mendiant aux yeux des autres. S'il n'est pas roi, il sera officier. Je ne sors pas de l'armée!... Tu te souviens de notre chanson du couvent :

Je voudrais bien me marier,  
Mais j'ai grand peur de me tromper.  
Je voudrais bien d'un officier,  
Je marcherais à pas carrés  
Dans ma jolie chambrette !

Et, tout en chantant ce gai couplet, Agathe, couronnée de fleurs d'oranger, la tête haute, les bras raides, marchait à pas mesurés dans la chambre, et contre-faisait tout à tour Hortense et Amélie, au grand plaisir de ses compagnes qui riaient de bon cœur.

VI

Le soleil enveloppait d'un nimbe éblouissant ce groupe charmant de jeunes filles. Quelques reflets tombaient dans le petit oratoire, et l'on eut dit l'échelle céleste de Jacob avec les anges qui montaient et descendaient.

Amélie aperçut ces filandres d'or qui semblaient sortir de la croix comme un rayonnement et son cœur s'éleva vers Dieu. Hortense vit au même instant le jeu divin de la lumière, et posant sa main sur l'épaule de son amie, elle aussi fut comme absorbée dans un ravissement céleste.

Alors le galop d'un cheval rapide retentit sur le pavé et une clameur monta de la rue.

quiètes et les autres jeunes filles se précipitèrent au balcon.

Le cavalier disparaissait à l'angle du cap.

Mais le cri devenait plus formidable, comme si de nouvelles voix se fussent mêlées aux premières.

Des gens à cheval, d'autres à pied, se précipitaient vers le château St Louis. Quelques-uns montaient la place d'armes et se dirigeaient, en faisant des menaces, vers la maison de madame de Tilly.

VII

Le jeune La Force galopait à toute bride. A la vue des demoiselles qui étaient au balcon, il s'arrêta court.

—Mon Dieu! monsieur La Force, qu'y a-t-il donc? demanda l'une d'elles.

—Qu'y a-t-il? fit une autre.

La Force se découvrit. Il avait l'air triste, désespéré.

—Madame de Tilly est-elle chez elle? demanda-t-il.

—Elle est sortie, monsieur La Force... mais qu'avez-vous donc? que se passe-t-il? interrogea vivement Hortense qui venait d'accourir.

—Mademoiselle Amélie est-elle ici? reprit La Force d'une voix qui trahissait son émotion.

—Oui, elle y est... répondit Hortense. O ciel! continua-t-elle, toute tremblante, lui apportez-vous quelque mauvaise nouvelle ?...

—Mauvaise nouvelle pour elle... pour madame de Tilly... pour nous tous! dit La Force dans un gémissement. Mais d'autres vont venir qui diront tout... Préparez mademoiselle Amélie à la plus amère des épreuves... Je me sauve!...

Et il partit au galop.

VIII

Les jeunes filles, pâles de terreur, se regardèrent anxieusement, en se demandant ce que signifiaient ces paroles étranges.

Amélie et Héloïse avaient saisi quelques mots. Elles s'élançèrent vers le balcon.

Au même instant, deux servantes montaient, la bouche béante, les yeux hagards, et terriblement excités. Elles n'attendirent pas les questions, mais sans précautions, brusquement, comme c'est la coutume de ces personnes là, elles jetèrent la terrible nouvelle au milieu du groupe inquiet.

—Le Gardeur vient de tuer le bourgeois Philibert, sur la place du marché!... Il est mort, lui aussi, ou prisonnier. Il paraît qu'ils vont brûler la Friponne, pendre l'Intendant sous l'enseigne du Chien d'Or et détruire toute la ville!...

Heureuses de n'avoir pas été devancées,

les deux servantes se précipitèrent dans les escaliers et coururent semer l'épouvante dans toute la maison.

IX

Hortense et Agathe avaient vainement essayé d'empêcher Amélie d'arriver au balcon; elles n'avaient pu l'empêcher d'entendre les indiscretes servantes.

Amélie aperçut l'épouvantable vérité comme à la lueur d'un éclair sinistre; elle fut foudroyée comme par un éclat de tonnerre.

En une seconde, elle contempla sa ruine profonde! En une seconde, elle vit son frère devenu un assassin! le cadavre du bourgeois gisant sur la place publique! Pierre! son amour et son orgueil, perdu à jamais!

Il y avait du sang entre elle et lui, maintenant! du sang et la malédiction d'un mourant!...

Un instant, elle regarda ses compagnes émuës, et ses grands yeux ouverts semblaient voir des choses invisibles. Une atroce souffrance se peignait sur sa figure; elle semblait implorer un secours que nul sur la terre ne pouvait plus apporter.

Elle ne dit pas une parole, poussa tout à coup un sanglot amer et tomba dans les bras d'Héloïse de Lotbinière.

Elle s'était évanouie.

Ses jeunes compagnes l'inondaient de pleurs en la déposant sur sa couche, car son sommeil était comme la mort, et sa félicité venait d'entrer dans un éternel tombeau.

X

En l'absence de madame de Tilly, Marguerite de Repentigny donna les ordres nécessaires aux serviteurs et défendit de recevoir.

Madame Couillard et madame de Grandmaison ne furent pas longtemps avant de se présenter à la porte.

La curiosité les poussait, les pressait. Elles durent s'en retourner aussitôt, scandalisées de ce qu'il n'y avait pas d'exception en leur faveur.

XI

Après un long évanouissement, Amélie ouvrit les yeux et fixa, toute étonnée, ses fidèles compagnes.

Elle cherchait à se souvenir.

Agathe n'avait pas pensé à ôter la couronne de fleurs d'oranger qu'elle avait mise sur sa tête tout à l'heure, dans un moment de folle gaieté, pour faire rire ses amies. Amélie aperçut cette couronne de mariée et le voile nuptial, et la conscience de ce qui se passait lui revint soudain.

Elle revit les mains sanglantes de son frère, et le cadavre du bourgeois... et elle comme pour effacer l'horrible vision, porta vivement la main à ses paupières.

Ses compagnes se mirent à lui parler

doucement, pour tâcher de la distraire un peu de l'effrayante pensée, ou de la consoler à force d'amitié. Mais elle ne voulait plus, elle ne pouvait plus être consolée.

Elles pleurèrent toutes ensemble.

Amélie sortait d'une race forte. Elle était capable de souffrir et les résolutions les plus héroïques ne l'effrayaient point.

Elle comprit que son existence de calme et de félicité venait de finir. Le crime de son frère avait secoué jusque dans ses fondements l'édifice glorieux de son bonheur. C'était le tremblement de terre qui abîme et détruit les prés verdoyants et les palais somptueux !

Elle ne serait jamais la femme de Philibert ! Plus d'espérance ! plus d'espérance ! Rien ne pouvait ôter de dessus sa tête cet arrêt fatal du destin qui l'écrasait comme la pierre du tombeau ! Ah ! que les larmes sont amères après les délices de l'amour et de l'espoir !...

Elle mourrait, elle était morte ! Morte à la joie, aux plaisirs, aux espérances ! Dieu l'avait frappée !...

Un crime affreux venait d'être commis, et elle, l'innocence et la douceur, elle en portait tout le poids et en subissait le châtiement !...

## XII

Elle se leva. Elle était belle, dans sa pâleur de marbre, comme la belle Niobé. Elle paraissait comme elle, immobilisée dans sa douleur.

— Mes chères compagnes, dit-elle, c'en est fait de la pauvre Amélie de Repentigny. Dites à Pierre — elle eut un sanglot — Dites à Pierre qu'il ne me hâisse pas à cause du sang qui souille notre maison... Dites-lui comme je voulais l'aimer, le rendre heureux !... toujours ! toujours ! Dites-lui que mon seul bonheur sera de savoir qu'il a pitié de moi... qu'il ne m'oublie pas, qu'il m'aime toujours !... Je n'ose pas le supplier de pardonner à Le Gardeur... Je ne puis pardonner moi-même... Mais qu'il soit miséricordieux !...

Et maintenant, ajouta-t-elle, d'un accent énergique et fiévreux, maintenant, emportez cette menteuse toilette nuptiale... Je suis la fiancée de la mort !... Ce sont des vêtements de deuil qu'il me faut, qu'il me faut, à moi, la sœur !...

O mon Dieu ! j'allais dire : la sœur d'un meurtrier.

Elle ramassa les guirlandes de fleurs, les étoffes soyeuses, les dentelles superbes et les jeta dans un coin de la chambre.

— Ma gloire s'est évanouie, reprit-elle, et je suis châtiée dans ma vanité !... Mais c'est pour lui que je voulais être belle !...

Vous donnerez tout cela à quelque douce fiancée qui aura plus d'amour que de richesses, et elle s'en parera, le jour de ses noces, en songeant à l'infortunée Amélie de Repentigny !...

Toutes les jeunes filles la regardaient en pleurant.

Elle ouvrit sa garde-robe.

— Il y a ici depuis longtemps, continuait-elle encore, un autre voile nuptial... je ne me doutais pas qu'il me servirait.

Elle tira un long voile noir.

— C'est le voile de ma grand'tante, Madeleine de Repentigny, une religieuse. C'est un bien de famille. Je le porterai jusqu'à ma mort !... Embrassez-moi, ô mes sœurs ! mes filles d'honneur, mes

compagnes ! je m'en vais aux Ursulines, faire pénitence pour Le Gardeur et prier pour mon bien aimé Pierre !

## XIII

— O Amélie, s'écria Hortense, songes-y, réfléchis avant de prendre cette extrême résolution ! Pierre en mourra.

— Pierre ? ah ! je l'ai tué, déjà !... Il est mort pour moi !... Comment pourrais-je supporter son regard !... Je mourrais de honte, comme si j'étais vraiment coupable !... Je me donne à Dieu pour mon frère et pour mon fiancé ! qu'il me prenne en expiation ! Soyez heureuses et priez pour moi !...

Ses compagnes l'enveloppèrent dans leurs bras et la couvrirent de pleurs et de baisers.

## XIV

— Adieu ! fit-elle, adieu ! je me sauve avant le retour de ma tante... j'ai peur de sa douleur !...

Héloïse de Lotbinière se jeta de nouveau dans ses bras.

— Tu ne partiras pas seule, s'écria-t-elle ! je m'en vais avec toi !... Moi aussi je veux prier pour Le Gardeur... Moi aussi !

— O ma cousine chérie ! fit Amélie, viens, viens ! la lampe de Repentigny brûle toujours dans la sainte chapelle et nous serons bien là pour pleurer et prier !

Et les deux jeunes amies, la tête couverte d'un long voile noir s'arrachèrent aux embrassements de leurs compagnes et sortirent de la brillante maison qui avait été leur demeure heureuse, pour se rendre au sombre monastère des Ursulines.

## CHAPITRE XVI

### LES URSULINES

#### I

Héloïse et Amélie, cachées par leurs voiles épais, aux bras l'une de l'autre, sans voir personne, sans être reconnues, traversèrent les rues qui conduisaient aux Ursulines.

Elles se hâtaient d'entrer dans la solitude.

Des groupes de femmes se formaient aux portes des maisons, et la triste nouvelle du meurtre volait de bouche en bouche. Tout le monde parlait de cela, questionnait les passants, regardait si quelqu'un ne surviendrait pas encore avec quelques détails inédits.

Les hommes avaient couru au Chien d'Or. Ils étaient indignés et regardaient, en proférant des menaces contre les auteurs de l'attentat, cette honnête et hospitalière maison, tout à l'heure d'une apparence si gaie, maintenant remplie de deuil, avec des tentures noires dans les fenêtres, et un long crêpe noir à la porte.

#### II

Quand Amélie et sa cousine passèrent sur la rue Desjardins, madame Bissot qui causait avec sa voisine madame Hamel, vit bien que c'étaient deux grandes dames et elle en fit la remarque.

— Je ne serais pas surprise, dit-elle, qu'elles seraient des amies du bourgeois,

ou peut-être, des désolées qui vont cacher leurs chagrins au couvent... Vous ne les connaissez pas, madame Hamel ?

— Pas du tout ; c'est étonnant ! Mais il est facile de voir qu'elles rentrent au couvent. Tenez ! madame Bissot, j'ai vécu trente ans, fille et femme, dans la rue Desjardins, et je m'y connais. Rien qu'à les voir passer, je puis vous assurer que gîent sur le tombeau de la mère de l'incarcé sont des cœurs brisés qui vont se réclamation.

Madame Bissot avait toujours une explication à donner.

— Notre sexe est doué d'une telle sensibilité, madame Hamel ! fit-elle en hochant la tête. Quand j'étais fille, je ressemblais à une sensitive. Il paraît que la tombe de la mère Marie de l'Incarnation possède le rare privilège de calmer les troubles du cœur. Mais n'est-il pas singulier de voir se réfugier au cloître les jeunes filles qui perdent leurs amoureux ?

Vous vous souvenez de la belle Madeleine Des Meloises, qui se leva dans la nuit, à la nouvelle de la mort du jeune officier son promis, et se rendit pieds nus aux Ursulines, pour n'en plus revenir jamais ?

Elle a trouvé des consolations dans le cloître, car depuis lors, elle chante toujours. Et mon Dieu qu'elle chante bien ! Je vais aux vêpres exprès pour l'entendre.

— Oui, madame Bissot, c'est singulier ! Mon vieux dit toujours : Sensibilité de la femme, inconstance de l'homme et folies de l'amour, rendent la vie joyeuse, et je crois qu'il a raison... Mais voyez donc ! je vous le disais bien que je m'y connaissais ! Elles vont au couvent.

## III

Amélie et Héloïse venaient de monter le grand perron de pierre du cloître, qui formait comme une barrière implacable entre le monde et la solitude.

Le soleil baignait d'un flot de lumière le haut pignon du cloître et le beffroi léger. Au-dessus de la porte, dans une petite niche, une statue de St. Joseph, les bras tendus, semblait les accueillir avec bonté, et leur sourire. Le lumière du ciel pénétrait dans le vestibule dénudé et lui donnait un aspect radieux. Un rayon qui traversait le guichet garni de barreaux, tombait de l'autre côté en formant une croix lumineuse sur le plancher nu.

Les deux jeunes filles s'arrêtèrent un instant sur le seuil de pierre. Amélie attirait Héloïse sur son cœur.

— Il en est temps encore, dit-elle, n'entre pas pour l'amour de moi.

— Frappe à la porte, frappe Amélie... Que ferais-je dans le monde... sans toi... sans lui ?... je suivrais bien Le Gardeur jusqu'aux extrémités de la terre ; mais je ne le peux plus, je ne le dois plus !... Entrons ! entrons !... Au reste, c'est ici que je voulais venir mourir. La lampe de Repentigny brille pour éclairer nos pas. Entrons !

— Le soleil est beau, Héloïse, le soleil est beau ! fit Amélie en se retournant comme pour dire un dernier adieu à la suave lumière qui tombait du ciel.

Héloïse regarda le guichet où passait un éclatant rayon que les barreaux divisaient en forme de croix.

— Vois cette croix de feu que nous avons

tant de fois admirée, en venant à la classe, elle sera désormais tout mon soleil! dit-elle.

— Cette croix et la lampe de Repentigny! ajouta Amélie, en embrassant sa cousine.

## IV

Elle frappa à la porte. Sa main tremblante souleva à peine le lourd marteau. Elle frappa de nouveau et des pas se firent entendre dans les corridors solitaires.

Une religieuse voilée s'approcha du guichet :

— Que désirez-vous, mesdames? demanda-t-elle.

Amélie répondit :

— Bonne mère des Séraphins, nous désirons entrer dans la communauté, pour servir... Nous désirons laisser le monde et et adorer le Seigneur, pour prier pour les autres et pour nous-mêmes.

— C'est un saint désir. Il faut ouvrir à ceux qui frappent, le Seigneur l'a dit. Attendez, je vais voir la mère Supérieure.

Elle s'éloigna pour revenir un instant après.

— La mère Supérieure a délégué ses pouvoirs à mère Esther, pour le moment, dit-elle.

Et elle fit lentement rouler sur ses gonds la porte lourde.

Les jeunes filles entrèrent dans une espèce d'antichambre au plancher fort luisant et meublée d'une table et de deux ou trois chaises.

Une religieuse, grande, digne, l'air doux, reçut avec bonté les deux postulantes qu'elle connaissait bien. Elle les reçut avec bonté, mais pas avec cette affectueuse bienveillance, cette expansive sensibilité des natures françaises.

La vénérable mère Esther était une fille d'Albion. Elle avait les qualités de sa race, savait parfaitement le français et aimait beaucoup la France. Elle était entrée dans le cloître à quinze ans. Elle y vécut trente-quatre ans, dans la prière et la paix.

## V

Mère Esther portait une longue robe noire retenue à la taille par une ceinture de cuir. Un bandeau blanc lui ceignait le front, et un voile noir tombait de chaque côté, sur ses épaules, cachant à demi la guimpe de neige qui lui couvrait la poitrine.

On ne voyait point ses cheveux coupés ras, suivant l'antique façon des couvents, car le Seigneur aime le sacrifice des beautés qu'il a créées.

Les religieuses ne laissent plus croître jamais les tresses soyeuses de leur chevelure tombée sous les ciseaux, le jour de leur consécration. Pourquoi? Par mortification, sans doute, et pour se dépouiller de ce qui faisait leur puissance et leur grâce aux yeux des hommes.

## VI

Esther Wheelwright avait eu une destinée étrange, pas très rare, pourtant, à cette époque de guerre de frontières.

Une bande d'Abénaquis l'avait emmenée prisonnière, après avoir saccagé la maison de son père, et elle vécut plusieurs années de la vie sauvage.

Un jour, un missionnaire jésuite la rencontra. Il obtint sa liberté et la conduisit à Québec. Le gouverneur qui était alors le premier marquis de Vaudreuil, touché de ses malheurs, de son esprit, de sa beauté, l'adopta comme son enfant et la fit instruire avec sa fille, au couvent des Ursulines.

Elle n'oublia jamais le souvenir de sa captivité. Quand ses parents et ses amis connurent sa délivrance et le lieu de son refuge, ils la pressèrent de revenir au toit paternel. Mais après une lutte pénible entre les affections naturelles et le devoir, elle resta dans la Nouvelle-France et se consacra à Dieu.

Pour l'engager à retourner avec les siens, on lui avait envoyé le portrait de sa mère, une femme très belle. Cette figure presque divine était toujours là, devant ses yeux, et semblait l'appeler sans cesse. Alors la mère Des Anges, une artiste, peignit une auréole autour de la tête superbe et la transforma en une sainte Madone. Le calme rentra dans le cœur de la jeune religieuse, car la Madone semblait lui sourire maintenant et l'encourager dans sa généreuse résolution.

## VII

— Bonne mère, s'écria Amélie de Repentigny, en jetant ses bras autour du cou de la religieuse, nous sommes enfin venues, Héroïse et moi, pour solliciter le bonheur de vivre et de mourir dans votre monastère. Voulez-vous nous recevoir?

— Vous êtes les bienvenues, mes enfants, répondit mère Esther en leur mettant un baiser sur le front. La lampe de Repentigny ne s'éteint pas dans la chapelle des saints, et la porte du monastère s'ouvre avec joie pour recevoir les membres de votre famille.

— Merci, bonne mère! Mais nous emportons un lourd fardeau de tristesse et de peines! reprit Amélie d'une voix pleine de larmes.

— Je le sais, Amélie, je le sais! Mais Notre-Seigneur a dit: " Venez à moi, vous tous qui souffrez et succombez sous le fardeau, et je vous soulagerai et vous donnerai le repos ".

— Je ne cherche pas le repos, bonne mère; je veux prier pour que le sang que mon frère a versé aujourd'hui, ne crie pas sans cesse contre lui... O mère Esther! vous connaissez Le Gardeur? Vous savez comme il était doux et généreux?... Vous avez appris son crime?...

— Je sais tout, ma bonne enfant... Les mauvaises nouvelles se répandent vite... Je ne comprends pas qu'un si parfait gentilhomme en arrive à commettre un pareil forfait... Mais nous prions ensemble pour lui: nous prions!

— Il ne savait pas ce qu'il faisait, reprit vivement Amélie... Il n'aurait pas voulu tuer le bourgeois!... il n'aurait pas voulu me tuer!... Je ferai pénitence pour lui!... Je ferai pénitence sous la

cencre et le cilice pour obtenir que Dieu lui fasse miséricorde!...

## VIII

Mère Esther resta un moment comme plongée dans une amère réflexion, puis s'adressant à Héroïse :

— Il y a longtemps, dit-elle, que je vous attends... Vous avez lutté contre l'ange du Seigneur, petite mondaine, mais l'ange vous a vaincue.

Et elle sourit avec douceur.

— Il m'a vaincue, répéta Héroïse souriante aussi à travers ses larmes, et je veux être une esclave fidèle de ses saints tabernacles...

Mais vous savez que mère Supérieure nous appelle, nous les filles de la maison de Lotbinière, des fiancées sans dot...

— Vous aurez une dot, Héroïse, repartit vivement Amélie, et une des plus magnifiques!

— Merci, répliqua Héroïse, si l'on ne veut pas me recevoir pour l'amour de moi, je ferai comme ma tante, l'admirable quêtuse, qui alla de porte en porte, dans la ville, solliciter une aumône pour payer son admission.

— Ne craignez rien, Héroïse, assura mère Esther, vous êtes attendue et vous serez reçue avec plaisir, même sans dot aucune.

— Vous êtes bien bonne, mère Esther... Mais comment saviez-vous que je devais venir ici?

— Hélas! chère enfant! les bruits du monde n'ont que trop d'échos dans notre retraite!... Nous savions que vous aviez perdu une douce espérance et que vous tourneriez vos regards et votre cœur vers l'Unique Consolateur des affligés.

Mais venez, ajouta-t-elle, je vais vous conduire à la mère Supérieure, qui doit être dans le jardin avec grand-mère St Pierre et mère Sainte Hélène, votre ancienne amie et maîtresse de classe.

## IX

Le bonhomme Michel courait la ville pour le compte de quelque jeune pensionnaire, au moment de la bagarre. Il s'était hâté de revenir au couvent pour raconter tout ce qu'il avait vu et entendu.

La nouvelle avait fait le tour de la communauté en un clin d'œil et causé une surprise et un trouble extraordinaires. Les classes furent interrompues et cent têtes curieuses se montrèrent dans les fenêtres ouvertes.

Mère Migeon de la Nativité, était assise sous un frêne gigantesque, bien cher à la communauté à cause des souvenirs lointains qu'il rappelait. La mère Marie de l'Incarnation, la sainte Thérèse du Canada, venait dans les premiers jours de la Colonie, s'asseoir sous ses larges rameaux, pour enseigner la prière et la religion aux enfants des colons et des sauvages.

Mère Esther passa avec Héroïse et Amélie dans un large corridor garni d'images saintes, et noyé dans la pénombre. Elle arriva à une salle carrée pavée de pierre, ouvrit une porte, descendit quelques degrés et se trouva dans le jardin.

(A suivre)

Le jardin, vaste et entouré de murs, gardait encore des fleurs dans son gazon; des pommiers, des pruniers, des poiriers, dépouillés de leurs feuilles et de leurs fruits, élevaient ça et là leurs branches grises.

Dans les allées solitaires, des religieuses se promenaient en méditant sur la vanité des plaisirs du monde, et le bruit du siècle n'arrivait pas jusqu'à elles d'ordinaire.

Mais ce jour-là, au pied du grand chêne, il y avait des murmures inaccoutumés. La mère Supérieure, entourée de ses saintes compagnes, écoutait les rumeurs qui venaient du dehors et s'efforçait de calmer l'agitation qui voulait se produire dans l'oasis bénie.

De place en place, des petits groupes se formaient pour causer de la triste nouvelle.

à genoux sur le tuf de l'allée, ou devant

De place en place aussi, une religieuse, la statue de St Joseph, priaient tout bas avec une foi touchante.

## X

Plusieurs se détournèrent curieusement à l'arrivée de mère Esther et des jeunes postulantes. Mais nulle n'osa parler.

La mère Supérieure fit signe à celles qui l'entouraient de se tétirer un peu.

Deux seulement demeurèrent près d'elle, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, pour lui tenir compagnie.

Alors mère Esther s'approcha et lui présenta mademoiselle Amélie de Repentigny et mademoiselle Héloïse de Lotbinière.

## CHAPITRE LVII

## LA LAMPE DE REPENTIGNY

## I

La révérende mère Migeon de la Nativité était très âgée, mais n'avait rien perdu de l'éclat de son regard et de la vivacité de son esprit. Comme toutes ces modestes femmes qui vivent dans les cloîtres, en priant et en méditant sans cesse, elle portait la vue basse et gardait le sourire placide que fait naître la paix intérieure. Aux avertissements que lançaient parfois ses yeux vigilants, on devinait une longue habitude de l'autorité. Au reste, elle savait commander, avait été réélue supérieure plusieurs fois et se voyait de plus en plus entourée de respect et d'amour.

Elle habitait le monastère depuis près d'un demi-siècle. Elle était aidée, dans le gouvernement de la maison, par plusieurs conseillères, et surtout par la mère Esther, son assistante.

L'une des principales religieuses qui formaient le "Conseil des Sages", avait nom Grand'mère St. Pierre. Elle était fille d'un homme remarquable, le seigneur de Boucherville, qui fut anobli pour avoir vaillamment défendu les Trois-Rivières contre les Iroquois en 1653.

Grand'mère St. Pierre comptait près de quatre-vingts ans, et elle en avait passé soixante dans le monastère. Elle jouissait toujours d'une santé florissante et des hautes qualités de l'intelligence que Dieu lui avait données. Elle vit de nombreux jours encore.

A ses pieds, le bras appuyé sur ses genoux, dans une suppliante position, se te-

nait une femme, assez frêle, mais fort belle, la mère Charlotte de Muy de Ste Hélène, une de Boucherville aussi, la petite fille du défenseur des Trois-Rivières.

Elle n'avait pas hérité de la robuste constitution de ceux de sa race, mais elle possédait les talents littéraires de son aïeul, et elle devint l'historienne de sa communauté.

L'histoire du Couvent des Ursulines est tellement liée à l'histoire de la Colonie que l'une complète l'autre, si elle ne la remplace tout à fait.

Mère Ste Hélène vit descendre sur sa tête une partie des bénédictions que son aïeul mourant, comme un autre patriarche Jacob, demanda au ciel de repandre sur ses enfants; et le vieux noble dut tressaillir de bonheur, s'il connut alors combien l'amour de la patrie devait faire battre le cœur de sa petite fille.

## II

Il est difficile, en ces temps de calme où nous vivons, de comprendre les émotions que les cris de guerre causaient partout.

Nulle retraite assez profonde où les bruits redoutables et les rumeurs sinistres ne réussissent à pénétrer.

Sous la plume de la mère Ste Hélène, les Annales du Couvent prennent un intérêt nouveau. Aux récits des combats de l'Eglise et des triomphes de la Foi, se mêlent les peintures de la guerre, les faits d'armes des héros Canadiens et les épanchements d'un amour sans borne pour la jeune patrie.

Quelle joie! quelle exaltation! dans le Vieux Récit, quand triomphent les ar-

mes! Mais quelles larmes sur les défaites des troupes françaises et leurs désastres sans retour!

Mère Ste Hélène écrivit jusqu'à la fin de ses jours, l'alternative de revers et de triomphes, de tressaillements de bonheur et d'angoisses!...

## III

Elle tenait encore la plume quand éclata la guerre de sept ans. Du fond du cloître obscur, elle suivait avec anxiété le mouvement des armées de Montcalm sur la frontière. Elle poussa un cri de joie en enregistrant les victoires de Chonaguen et de Carillon.

Mais, plus tard, quand elle s'aperçut que la France épuisée abandonnait lâchement ses colonies; que le cercle de fer des bataillons se rétrécissait de plus en plus pour étreindre Québec; que Wolfe commençait à lancer dans la ville assiégée ces boulets et ces bombes qui devaient pleuvoir pendant soixante mortels jours; ah! alors, elle éprouva une douleur terrible et sa plume écrivit d'amers sanglots! Puis quand tomba Montcalm, l'héroïque Montcalm! que son cadavre sanglant, enveloppé dans le drapeau de France, fut placé dans la tombe que les boulets avaient creusé bien avant sous les murs du Couvent, elle poussa un cri de désespoir:

— "Le pays est perdu!"

Et elle rendit à Dieu son âme brûlante de patriotisme. Elle ne vit pas l'esclavage de sa patrie.

(A suivre)

## GRATUITEMENT POUR VOUS — MA SŒUR

Gratuitement pour vous et pour toutes mes sœurs souffrant des maladies de la femme.



Je suis une femme moi-même. Je connais les maux dont souffrent les femmes. J'ai trouvé le moyen de les guérir. J'adresserai par maille, gratuitement, mon "Traitement à domicile" avec renseignements complets, à toute personne souffrant des maladies de la femme. Je veux entretenir toutes les femmes de cette cure, vous, ma lectrice, pour vous-même, votre fille, votre mère ou votre sœur. Je veux vous dire comment vous guérir chez vous, sans l'aide du médecin. Les hommes ne peuvent comprendre les maux de la femme. Ce que nous connaissons, nous femmes, par notre propre expérience, nous le connaissons mieux que tous les docteurs. Je sais que le traitement à domicile peut guérir d'une manière certaine la Leucorrhée ou pertes blanches, l'ulcération, le déplacement ou chute de la Matrice, les périodes abondantes, rares ou douloureuses, tumeurs ou excroissances utérines ou ovariennes, aussi maux de tête, de dos, ou d'intestins, sensations de pesanteur, nervosité, aussi sensations remontant la colonne vertébrale, mélancolie, désir de pleurer, chaleur, fatigue, désordre des reins et de la Vessie, lorsque occasionnés par une faiblesse particulière à notre sexe.

Je désire vous envoyer tout à fait gratuitement un traitement complet de 10 jours, pour vous prouver que vous pouvez vous guérir vous-même et chez vous, facilement, promptement et sûrement.

Souvenez-vous qu'il ne vous en coûtera rien, pour faire un essai complet du traitement, et si vous voulez continuer, il ne vous en coûtera environ que 12 centins par semaine, ou moins que 2 centins par jour. Je ne mettrai pas d'obstacle à vos travaux et à vos occupations. Envoyez-moi simplement votre nom et votre adresse, dites-moi ce que vous souffrez, si vous désirez, et je vous enverrai gratuitement, sous enveloppe, le Traitement pour votre cas. Je vous enverrai aussi des gravures montrant les causes des souffrances des femmes, et avec quelle facilité elles peuvent se guérir chez elles. Chaque femme devrait l'avoir en sa possession, et apprendre à penser à elle-même. Alors, quand le docteur dirait: "Il vous faut subir une opération," vous pourriez prendre vous-même une décision. Des milliers de femmes se sont guéries en employant mon remède à domicile. Il guérit toutes les personnes, jeunes ou vieilles. Aux Mères et aux Filles, j'expliquerai un traitement simple suivi chez vous, et qui guérit rapidement et efficacement la Leucorrhée, le Mal de Green, et les périodes douloureuses et irrégulières chez les Jeunes Femmes. Son emploi procure l'embonpoint et la santé.

En quelque endroit que vous demeuriez, je vous engage à vous adresser à des dames de votre localité qui diront avec plaisir à toute personne souffrante que ce Traitement à Domicile guérit réellement toutes les maladies des femmes et les rend en bonne santé, fortes, grasses et robustes. Envoyez-moi simplement votre adresse, et le traitement gratuit de 10 jours est à vous, ainsi que le livre. Ecrivez aujourd'hui, en cas que vous ne trouviez plus cette offre.

MRS. M. SUMMERS, Box P. H. W. - 43 - WINDSOR Ont.



Toilette de soirée. Robe garnie de drap blanc, boutons de nacre. Boléro court, reposant sur une haute ceinture drapée en panne marron. Gilet de tulle.

## CONSEILS PRATIQUES

Nous sommes en été, c'est-à-dire le temps où l'on est facilement altéré et où l'on cherche sans cesse à calmer sa soif, sans y réussir le plus souvent. On boit ce qui nous tombe sous la main, parfois des liquides fort peu hygiéniques, ou simplement de l'eau rarement fraîche et pas toujours saine, en principe on devrait s'abstenir de ceux-ci comme de celle-là, à notre avis, la boisson d'été la moins pernicieuse est le thé très léger. C'est également la plus économique.

On en met par exemple quatre ou cinq pintes dans un vase de grès et on laisse refroidir ainsi les infusions, gardant la fraîcheur mieux que tout autre liquide. Ajouter du sucre en poudre, quelques tranches de citrons ou, si on le préfère, quelques cuillerées de cassis. On aura ainsi une boisson agréable, tonique et rafraîchissante.

## PETITS SECRETS

Pour nettoyer une ceinture de peau blanche et la conserver fraîche longtemps à chaque fois qu'on la quitte, on prend un peu d'essence minérale sur un morceau d'ouate hydrophile et on frotte un peu toute la ceinture, on l'étend, un quart d'heure après elle est comme neuve et se conserve longtemps.



Chapeau cloche en taffetas gris perlé, conléssé, garni de plumes d'autruche défrisées mauve, roses en cache-peignées.

## POUR AVOIR UN JOLI TEINT

Prendre des fraises bien mûres, les mettre dans un linge et presser pour en extraire le jus. Prendre une quantité de bonne glycérine, égale à la quantité de jus de fraises. Mélangez bien le tout et mettre dans des petites bouteilles bien fermées, chaque soir se bien laver le visage et ensuite appliquer avec un morceau d'ouate un peu de ce mélange et laisser sécher. On est surprise du résultat obtenu au bout de quelques jours.

## “ANTI-SUEUR”

Ce n'est qu'après de longues recherches et de nombreux essais que l'inventeur de l'ANTI-SUEUR s'est décidé à mettre son produit à la disposition du public. Ayant acquis la certitude de l'efficacité rapide et de l'innocuité absolue de sa préparation cet éminent Docteur a voulu faire profiter l'humanité de sa découverte.

Combien de personnes sont affectées de cette maladie désagréable sinon dangereuse la sueur (des pieds surtout)? Jusqu'à ce jour le mal a triomphé de tous les remèdes préconisés pour sa guérison. Tous ceux qui après avoir essayé tous médicaments parus se sont résignés à leur triste sort doivent aujourd'hui reprendre courage.

Une seule boîte de l'ANTI-SUEUR les délivrera de la transpiration. Ce n'est

pas un essai c'est une guérison dans un délai très court, 3 jours au plus.

Son emploi facile ne présente aucun inconvénient même pour les personnes ayant la peau délicate elles verront disparaître à la première application, la fatigue des pieds causée par transpiration; la marche devient un exercice agréable au lieu d'un travail pénible. Trois applications suffisent pour anéantir le mal et rendre au malade la santé et le bien-être qu'il n'osait plus espérer. Le produit est d'ailleurs garanti et toute personne qui n'aurait pas satisfaction après avoir suivi consciencieusement les directions pourra se faire rembourser en s'adressant aux dépositaires de l'ANTI-SUEUR.

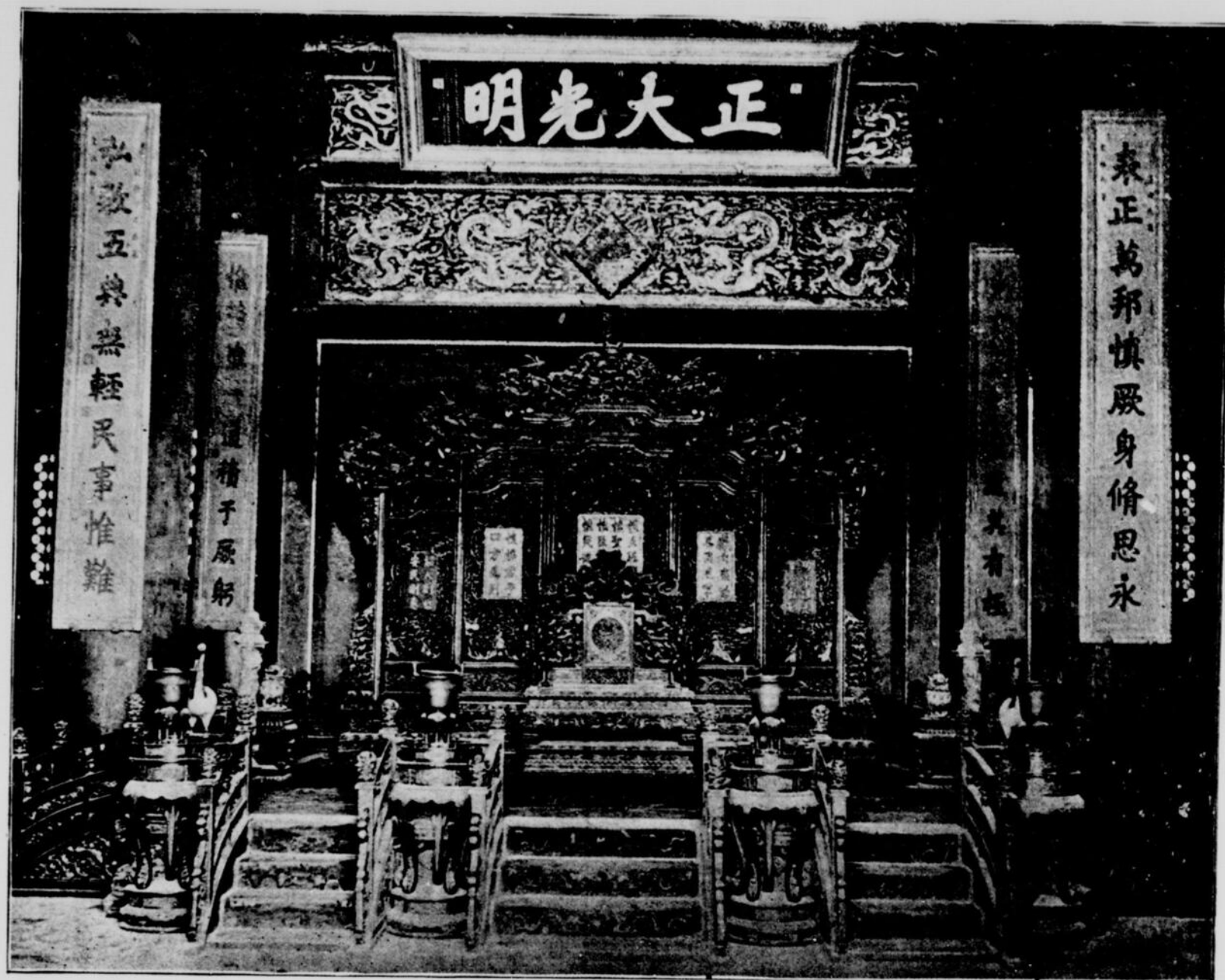
Il n'y a plus de raison maintenant de négliger cette maladie qui est une porte ouverte pour bien d'autres plus graves: l'emploi de l'ANTI-SUEUR amène une guérison rapide et certaine.



Robe du matin en drap gris de deux tons, la veste très courte est fermée par deux pattes croisées. Col, revers de taffetas satin blanc et vert. Ceinture de cuir vert, chapeau cloche en paille de riz gris garni d'une énorme torsade de taffetas gris. Rose blanche.

# EN CHINE

## LA CITE IMPERIAL



CHINE — Palais impérial de Pékin. — La salle du trône ; reproduction d'une photographie

Le palais, ou plutôt l'ensemble des palais composant ce que les Chinois appellent la "ville interdite" a sa grande porte au midi, la porte de la "Grande Pureté". On sait que la "ville interdite" est située dans la ville Jaune, et que la ville Jaune est elle-même située au centre de la ville tartare.

Dans l'immense enceinte de la ville impériale, les bâtiments, les pagodes, les kiosques, les cours, les lacs, les bosquets se succèdent à l'infini.

Cette suite de cours de plein pied et sur une même ligne, cet assemblage de corps de logis, de pavillons, de galeries, de colonnades brillamment peintes, de degrés de marbre blanc, de murs roses au faite de tuiles de faïence jaune, tout cet ensemble coloré et bizarrement découpé, quoique confus et informe, présente à la vue je ne sais quoi de magnifique qui

frappe et fait connaître que c'est bien là la demeure du souverain d'un grand empire.

L'un de ces palais a pour nom "Tzen-kouang-ko" (pavillon de la splendeur empourprée). C'est là que le Fils du Ciel accorda pour la première fois audience au corps diplomatique accrédité à Pékin, le 29 juin 1873. Il y avait quinze ans que cette faveur était sollicitée, quinze ans qu'on faisait antichambre. Le gouvernement chinois était à bout de prétextes et d'arguments; les cartes allaient se brouiller; des négociations s'engagèrent. L'admission à la cour fut enfin acceptée en principe, et cinq mois furent consacrés à la discussion du cérémonial.

Le gouvernement voulait qu'on se conformât à l'étiquette chinoise, c'est-à-dire que les représentants occidentaux fissent

trois agenouillements et neuf prosternements à l'entrée de la salle du trône, que leurs lettres de créance fussent remises à de hauts fonctionnaires au lieu de l'être en mains propres au souverain, que les ministres entrassent seuls dans le palais, sans leur épée, sans leurs secrétaires, sans personne de leur suite, indigène ou étranger.

...On fit toutes les concessions compatibles avec la dignité occidentale. On refusa net de se conformer au salut oriental, considéré comme dérogoire.

Le gouvernement chinois finit par céder.

Quelques jours avant le 29 juin, on avait fait faire une répétition du cérémonial de la réception dans un salon du ministère des affaires étrangères, en présence de S. A. I. le prince Kong, président du conseil et oncle paternel du souverain.

*p* *cre - scen - do* *f*

*aguto*

*ff*

*g.*

*ff* *Largamente*

*ff*

*con fantasia*

*dim.*

*p*

*long*

*pp*

*Rallent.*

*Tempo*

*3*



## QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE

Toutes les 30 min. de 5.30 A. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE

6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 9.00 A. M. et toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 11.00

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beaupré

Arrêtant aux Chutes Montmorency

LA SEMAINE

6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 A. M., 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15, 8.15, 9.15, 10.15 P. M. (Excepté Samedis et 10.45 P. M. (Samedis seulement)

LE DIMANCHE

6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 9.00, 10.00 A. M.; 11.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 P. M.

LES TRAINS

Laisent Québec pour Beaupré et St-Joachim

LA SEMAINE

Pour Beaupré, 8.30, 11.30 A. M., 2.15, 5.15 et 7.15 P. M.  
Pour St-Joachim, 8.30, 11.30 A. M., 2.15 et 5.15 P. M.

LE DIMANCHE

Pour Beaupré, 6.30, 8.00 A. M., 11.45 et 7.15 P. M. Pour St-Joachim, 6.30 A. M. et 7.45 p. m.

Trains à vapeur, tous les autres sont des trains électriques.

Un char électrique fait connection à la Jet. Mastai pour le Sanatorium de Mastai, l'Asile de Beaupré, etc. avec tous les trains. Taux de aller et retour.

Je vous enverrai gratuite-tinuellement les plus grands ment, pour prouver son mérite, soins, apporter la plus grande un échantillon du Restaurant attention.

La beauté du teint fait le vire traitant de la Dyspepsie, charme du physique, car le vides Maladies de Cœur ou des sage est le reflet des sensations Maladies des Reins. Ecrivez de l'âme.

moi, Dr Shoop, Racine, Wis. Le teint varie de coloration Les troubles de l'estomac, du suivant l'état de santé corpocœur ou des reins ne sont que celle. Toutes les expressions les symptômes d'une affection harmoniques se trouvent réperplus grave. Ne commettez pas cutées et réunies dans le visage l'impardonnable erreur si com-humain. En effet, cette extrême mune de ne soigner que les impressionnabilité de la physymptômes. Le traitement des sionomie se lie surtout à la fi-symptômes n'atteint que l'effet nesse, à la fraîcheur et à la de votre affection et non la transparence intégrale et corcause. La faiblesse des nerfs recte de la peau.

Il n'y a rien d'étonnant, que rieurs—cause invariablement la depuis la plus grande antiquité, faiblesse d'estomac. Et le cœur la seule et unique préoccupation aussi bien que les reins, ont de la femme ait été de conseraussi leurs nerfs intérieurs. Af-ver et d'embellir son teint. faiblissez les nerfs et vous af-Bien souvent les fards et les faiblissez infailliblement ces orcosmétiques ont produit de maganes vitaux. Là est la cause lencontreux effets, à celles qui de la renommée du Restaurent les ont employés.

Sans doute, mesdames, j'aumède ne prétend soigner les rai peu de peine; la plupart nerfs intérieurs. Il en est de d'entre vous sont naturellement même pour la Bile, les Vents, belles; puis vous savez et vous la mauvaise haleine ou le teint êtes devenues déjà coquettes, maladi, pour lesquels le es-au moins tant soit peu. La cotaurant du Dr Shoop ets excel-quetterie est plus que la moitié lent. Ecrivez-moi pour avoir de la beauté, c'est presque une mon livre gratuit dès mainte-vertu pour plaire à ceux que nant. Le Restaurant du Dr l'on aime.

Shoop. En vente dans toutes L'épiderme doit être mince et les pharmacies. délicat, frais, ferme, poli et velouté. Le teint doit être blanc et rosé, ou d'une pâleur mate, rehaussée par son éclat.

### HYGIENE ET BEAUTE

Hygiène de la peau.—Soins du visage, des mains.—Comment conserver leur fraîcheur et leur beauté.

La santé est parfaite par cela même on reste belle, si le tégument externe, ou le derme fonctionne bien par tous ses pores; si les absorptions et les sécrétions sont normales.

La propreté du corps est instinctive à la femme surtout, à l'homme et à tous les êtres vivants; si la civilisation, exagérant l'homme a, de tout temps, reconnu que la propreté est la base fondamentale de la santé, et que la malpropreté engendre toutes les maladies microbiennes et contagieuses, c'est la grande pourvoyeuse de la mortalité.

La propreté préserve des indispositions et des maladies, car elle est au corps ce que l'amabilité est à l'esprit.

Chez les jeunes sujets le bon fonctionnement de la peau fait des organismes sains et robustes, elle est l'élément de longue vie pour les adultes, la saine vieillesse pour les vieillards. La propreté du corps, en un mot est la soupape de sûreté de l'organisme.

Le visage et les cheveux, sont Eau distillée de tilleul. 500 gr. pour la femme qui tient à con-Acide nitrique... 20 goutte server sa jeunesse, sa fraîcheur Acide chlorhydrique... 20 go. et sa beauté, les deux choses Lotionner le visage trois fois auxquelles elle doit donner con-par jour.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE POITRINE PARFAITE AVEC LES POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. Depot général pour la puissance:

L. A. Bernard, 42 Ste-Catherine Est. MONTREAL. Aux E.-U.: Geo Mortimer & Son. Boston, Mass.

Demandez à votre Epicier

## La Poudre pour Crème à la Glace

[Et vous Appréciez votre

## Crème Glacée

On ne se saït pas en la préparant. Pas d'ennuis, pas d'embarras. En boîtes de 6 oz. 15c, pour 1 litre 1/2 de crème, 11 oz. 35c, pour 1 gallon de crème.

NAJOUTEZ QUE DU LAIT

A. H. MACE & CIE, 746 NOTRE-DAME OUEST, Montreal. Bell Tel. Main 5071

HOTEL DU LAC ST-JOSEPH

LAC ST-JOSEPH

550 minutes seulement de Québec.

Ouverture le 15 Juin 1907

Canotage, Pêche, Grève magnifique pour les baigns, Terrains de Golf, Lawn Tennis, etc. Orchestre excellent, bon service de trains. S'adresser à JULIAN E. PRIEST, Gérant Au Chemin de Fer du Lac St-Jean, Québec

## UNE TAILLE IDEALE

Est le rêve de bien des Femmes et des Jeunes Filles

LES Filules Persannes de TEWICK HAZIZ (Télégram, Perses) Assurent l'harmonieux DEVELOPEMENT DU BUSTE l'effet est Magique!

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00.

Société des Produits Persans —DEPARTEMENT C— Boite Postale 1031, Montréal.

### Le Trésor des Mères et des Nourrices

Le régulateur le plus ancien et le plus digne de confiance, pour le bébé.

Composé pour la première fois par le Dr. P. E. Picault, en 1855 Inappréciable pour les cas de troubles, dus à l'excès d'acide dans l'estomac, pour les coliques, vomissements, diarrhées etc. Ne contient aucune drogue préjudiciable à la santé.

Dans les Pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.25 National Drug & Chemical Co., Ltd. Seuls propriétaires, MONTREAL.



**Eau des Carmes**  
**BOYER**

Régule l'équilibre  
du système nerveux  
ébranlé par  
un coup, une chute,  
une émotion violente.

Agence G. OUGIER, 1577, R. Notre-Dame, Montréal.

Un cocher parisien entre dans un magasin de nouveautés et demande une paire de gants.

— Quel est votre numéro? interroge l'employé.  
— 45,683!

Laissez-moi vous envoyer gratuitement, afin de prouver son mérite, une boîte d'essai du Remède du Dr Shoop contre le Catarrhe. C'est un Baume antiseptique, à la consistance de crème et d'une blancheur de neige. Comme il contient des ingrédients calmants tel que l'Huile d'Eucalyptus, le Thymol, le Menthol, etc., il donne un soulagement immédiat et permanent dans les cas de Catarrhe de la Gorge ou du Nez. Faites-en l'essai gratuit vous-même et constatez ce que cette préparation peut accomplir et accomplit en réalité. Adressez-vous au Dr Shoop, Racine, Wis. Le Grand Pot, 50 cents. En vente dans toutes les pharmacies.

Le mouvement perpétuel.

— Qu'est-ce qu'on fait de ces vieux papiers? demande un gamin à un chiffonnier.

— Avec ces vieux papiers, on fait des journaux, jeune homme.

— Et avec les journaux?

— Avec les journaux on fait des vieux papiers.

## POITRINE IDEALE

Développement  
et Fermeté des Seins  
en deux mois par les  
**PILULES ORIENTALES**  
seul moyen pour la femme  
d'acquiescer ou de recouvrer une  
poitrine opulente et ferme.  
Méthode absolument sans dan-  
ger, approuvée par les célé-  
brités médicales.

Flacon avec notice. Discretion absolue.  
J. RATIE, pharmacien, 5, passage Verdeau, Paris.  
Dépôt à MONTREAL:  
Ph<sup>ie</sup> DÉCARY, angle des P<sup>ces</sup> Ste-Catherine et St-Denis.

## Choses et autres

Si vous avez des digestions laborieuses, des vertiges, des maux de tête, de la congestion du cerveau, si vous craignez l'influenza le rhume des foies, prenez avant de vous coucher, dans un demi verre d'eau sucrée, une cuillerée à café d'eau de Mélisse des Carmes de Boyer son efficacité est reconnue dans tout l'univers.

Si vous vous sentez faibles, anémiques, l'estomac fonctionnant mal, si vous avez des tiraillements, le seul et bon moyen d'apaiser ces malaises, est de boire un verre à vin de Byrrh-Wine, composé de vin gè-  
nèreux et de toniques amers qui tonifient l'organisme et donnent à l'estomac la force, à la constitution générale la vigueur. C'est l'apéritif par excellence apprécié hautement par ceux qui en font usage.

Pour obtenir une Crème à la glace sans aucun embarras et parfaitement réussie, employez la Poudre pour crème à la glace de A. H. Macé, 746 rue Notre-Dame Ouest, l'essayer c'est l'adopter pour la bonne confection des bombes, sorbets, etc.

Demandez-la à votre épicié ou téléphonez à Bell Tel. Main 5071.

Laprés et Lavergne, photographes, 360 rue St Denis, sont les artistes "up to date", de Montréal. Leur réputation est au-dessus de tout éloge, toutes les photographies sortant de leur laboratoire, sont d'une ressemblance parfaite et du fini le plus artistique, car ils emploient les procédés les plus modernes.

Les Pilules Persanes de la Société des Produits Persans, donnent par leur emploi de quelques mois un buste et une taille idéale. Ecrivez Département G, boîte postale 1031, Montréal.

Les Médecines patentées du Dr Shoop, Racine, Wis., U. S., ont toujours donné les meilleurs résultats à tous ceux qui les emploient. Leur grande efficacité tonifie, guérit les maladies chroniques les plus anciennes; elles revivifient le sang ce sont les Rénovateurs de l'organisme du vingtième siècle, elles se vendent dans toutes les pharmacies de Montréal et de la province de Québec.

La Constipation guérie par l'Eau purgative

**RIGA**

En vente dans toutes les Pharmacies

## Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assègent. L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'ils trouveront dans le Vin de Vial, au Quina, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi :

## Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA

## New-York Modern Photography

T. BEAULIÈS, Artiste-Photographe, 1180 Rue St-Denis.

PORTRAITS-CABINETS à \$1.25 la douzaine

Du mois de Juin à Aout

Travail Fini Extra.—Satisfaction Garantie contre toute critique. Tel. Bell Est 3083

## Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

**RACSO**

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

## MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir

vos poêles et vos ustensiles de cuisine AVEC



La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

**OZO**

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.

**LAPRÉS & LAVERGNE**  
**PHOTOGRAPHES**  
360 RUE ST DENIS COIN ONTARIO  
MONTREAL, P.Q.  
TELEPHONE BELL EST 1283  
RESIDENCE 1262  
DES MARCHANDS 843



**Cie GENERALE TRANSATLANTIQUE**  
De New-York au Havre (France)

x LA PROVENCE, 11. 11.  
LA BRETAGNE, 18. 11.  
x LA SAVOIE, 25. 11.  
x LA TOURNAINE, 2. 12.  
x LA LORRAINE, 9. 12.  
x LA BRETAGNE, 16. 12.

x Paquet à deux hélices.  
Génin Trudeau & Cie, agents généraux  
pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest,  
Montréal.



**CHEMIN DE FER DE  
QUEBEC ET DU LAC  
ST JEAN**

LANCERELLE VOIE DU

**De Québec au  
Lac St-Jean et  
Chicoutimi**  
A travers les Mon-  
tagnes Laurentides  
Et les endroits de Pêche au  
Nord de Québec

Par le CHEMIN de FER du LAC ST-JEAN  
et retour de Chicoutimi à Québec par  
es vapeurs du Saguenay.

L'Hôtel Roberval, au Lac St-Jean,  
peut loger 300 personnes.

Un magnifique guide illustré gratis  
sur demande à

**ALEX. HARDY,**  
Agent des Passagers, Québec.



**LE CANADIEN  
NORD DE QUEBEC**

Tél. Bel.  
EST  
2141

Tél. des  
Marchands  
904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commencant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

**9.00 A. M.** Du à l'Assomption à 9.45  
a. m., l'Epiphanie, 9.57  
a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.00  
p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec  
7.40 p. m.

**4.30 P. M.** Pour l'Epiphanie, Joliet-  
te, Saint-Cuthbert, Sha-  
winigan et Grand'Mère.

**6.00 P. M.** Pour l'Epiphanie, l'As-  
somption, Joliette, Ste  
Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.

**9.15 A. M. DIMANCHE SEULE-  
MENT.** Pour Joliette  
Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50  
a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de  
semaine, et 8.40 p. m. les dimanches

**GUY TOMBS,**  
Agent Général des Passagers.  
EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE. MONTREAL

**LE PACIFIQUE  
CANADIEN**

Les trains partent de Montréal,  
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, 9.00 a. m., 47.45 p. m.  
SPRINGFIELD, HARTFORD, 9.45 p. m.  
TORONTO, CHICAGO, 9.30 a. m., 10.00  
p. m.  
OTTAWA, 8.45 a. m., 9.40 a. m., 10.00 a. m.,  
10.40 p. m., 9.40 p. m., 10.15 p. m.  
SHERBROOKE, 8.30 a. m., 9.40 p. m.  
7.25 p. m.  
HALIFAX, ST. JOHN, N.-B., 7.25 p. m.  
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 10.15 p. m.  
WINNIPEG, CALGARY, 9.40 a. m., 9.40  
p. m.  
VANCOUVER, 9.40 p. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, 8.55 a. m., 2.00 p. m., 11.30 p. m.  
TROIS-RIVIERES, 8.55 a. m., 2.00 p. m.,  
11.30 p. m.  
SHAWINIGAN FALLS, 2.00 p. m.  
OTTAWA, 8.20 a. m., 9.50 p. m.  
JOLIETTE, 8.00 a. m., 8.55 a. m., 9.50  
p. m.  
ST. GABRIEL, 8.45 a. m., 9.50 p. m.  
STE AGATHE, 8.45 a. m., 9.50 p. m., 10.45 p. m.  
NOMININGUE, 8.45 a. m., 9.45 p. m.

(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté le  
dimanche, (L) Mardi, jeudi et samedi, (c)  
Dimanche seulement, (d) Quotidien, excepté  
le samedi, (f) Samedi seulement.

Billets de passage sur steamers sur l'A-  
tlantique et le Pacifique.

Bureau en ville: 239 rue Saint-Jacques, près  
du Bureau de Poste. A. E. Lalonde, agent.

**GRAND TRUNK RAILWAY  
SYSTEM**

**"INTERNATIONAL LIMITED"**  
(Le train le plus confortable et le  
plus rapide, au Canada)

Laisse Montréal, 9.00 a. m. tous les jours, ar-  
rive à Toronto, à 4.20 p. m., à Hamilton, à  
5.20 p. m., aux Chutes Niagara, à 6.55 p. m.,  
à Buffalo, à 8.25 p. m., à London, à 7.47 p. m.,  
à Detroit, à 9.50 p. m., à Chicago, à 7.42 a.  
m. Luxueux service de Café et Char  
Pullman attachés à ce train.

**MONTREAL ET D'OTTAWA**  
(Trois heures sur chaque parcours)

Laisse Montréal, 8.30 a. m., 13.40 p. m., 7.30 p. m.  
Laisse Ottawa, 8.30 a. m., 13.30 p. m., 5.00 p. m.  
Chars Parloirs à tous les trains. — Buffet  
sur le train de 5.00 p. m. venant d'Ottawa.

**MONTREAL ET NEW-YORK**

Laisse Montréal, 8.45 a. m., 11.10 a. m., 7.40  
p. m.  
Arrive à New-York, 18.00 p. m., 10.00 p. m.  
7.18 a. m.  
Chars Parloirs aux trains du jour. Char-  
dortoir Pullman au train de nuit.

**MONTREAL, BOSTON  
ET SPRINGFIELD**

L. Montréal, 9.01 a. m.  
L. Montréal, 9.40 p. m.

**MONTREAL ET  
PORTLAND**

L. Montréal, 8.00 a. m.  
L. Montréal, 8.15 p. m.

Chars parloirs et directs aux trains du jour.  
Chars-dortoirs Pullman aux trains de nuit.

Tous les jours. Tous les jours, excepté le dimanche.  
Bureaux des billets: 137, St-Jacques, T.  
Main 161 et 161, en la Gare d'Orléans.

**ECHANGE DE  
CARTES POSTALES**

Insertion Gratuite

1.—Ne seront publiées que les  
adresses comprenant en tout  
20 mots au maximum.

2.—Les adresses avec pseudony-  
me ou pseudonyme.

**BYRRH**

Demandez partout le Byrrh de  
Violet Frères (de Thuir)

**L'APERITIF  
PAR  
EXCELLENCE**

**CORSINE**  
DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la for-  
me e. du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à  
toute femme qui nous le demandera par lettre con-  
tenant trois timbres-poste de 2 cents. Le système  
français du développement du buste inventé par Ma-  
dame Thora est un simple traitement, chez soi, ga-  
ranti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce  
sont des femmes qui répondent à toutes les lettres,  
qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais  
aucun nom. Notre livre est admirablement illustré  
de portraits sur le vif montrant les formes avant et  
après l'emploi du système Corsine.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous  
faisons parvenir nos traitements à nos clientes amé-  
ricaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 2c de timbres-poste à

**The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.**

mes seront refusées ainsi que  
celles poste-restante.

Mlle Jeannie Lafleur, St Her-  
mas, comté des Deux-Monta-  
gnes, Qué.—M. Pierre Rabier,  
chez Simon Peyron, Lakeville,  
Conn., E. U.—Florence Clermont,  
Oka, Co. Deux-Montagnes, Qué.  
—Antonin Cardinal, St Vincent  
Co. Deux-Montagnes, Qué.—Al-  
déric Charbonneau, St Hermas,  
Co. Deux-Montagnes, Qué.—M.  
G. Fauteux, N. P., St Benoit,  
Co. Deux-Montagnes, Qué.—Al-  
béric Cantin, 225 Massue, Qué-  
bec, avec monde entier corres-  
pondance française et anglaise,  
sténographie Duployée.—Mlle  
Louisa Dubreuil, St Placide,  
Co. Deux-Montagnes, échangera  
cartes de tous genres pour car-  
tes de fantaisies en cuir seule-  
ment.—Mlle Emela Leduc, St  
Placide, Co. Deux-Montagnes,  
échangera cartes de toutes sor-  
tes pour cartes comiques en  
cuir.—Mlle Alirédine Lefebvre,  
St Ephrem Tring, Co. Beauce,  
vues et fantaisies préférées.—  
Mlle Blanche Bilodeau, 82 rue  
Richelieu, Québec.—Mlle Martel  
1300 St Dominique, avec mes-  
sieurs, cartes de tous genres.—  
Mlle Annie Rouillard, 55 Sous-  
le-Fort, Québec, cartes de cuir  
et fantaisies.—Arthur Belleau,  
Salem, Mass., 76 Congress st.,  
tous genres.—Joseph Savard,  
29 Berthelot, Québec, fantaisies  
préférées.—Mlle Fédéra, Baie  
St Paul, Co. Charlevoix, avec  
jeunes gens de 18 à 27 ans.—  
Georgie Forgues, rue Commer-  
cial, Lévis.—M. Lucien Garville  
St Amédée, Péribonka, Lac St  
Jean, monde entier.—Adrien  
Laframboise, St Benoit, Co. me  
ou "Mademoiselle"?

Deux-Montagnes, tous genres,  
Tassé, Henryville, Qué.—Jean,  
avec monde entier.—Charlotte  
ne Lauzon, 105 Richelieu, Qué-  
bec, fantaisies et cartes glacées  
—Mlle Azilda Fortin, tout gen-  
re avec monde entier, 97 N.-D.  
des Anges, Qué.—M. Alfred Ga-  
gné, 59 Avery st., Laconia, N.  
H., E. U., tous genres.—Mlle  
Paule Delahoye, Chevelot, par  
Thoon-les-Vosges, France, car-  
tes vues Canada et Etats-Unis.

Je soulagerai vos douleurs  
gratuitement. Pour vous dé-  
montrer et avant que vous dé-  
pensiez un sou—ce que peuvent  
faire mes Tablettes Roses con-  
tre la douleur, je vous en enver-  
rai un paquet d'essai. Les ta-  
blettes du Dr Shoop contre les  
Maux de tête, la névralgie, les  
dents. Les douleurs menstruel-  
les ne sont causées que par la  
congestion du sang. Les Ta-  
blettes du Dr Shoop contre le  
Mal de tête font disparaître la  
douleur en faisant doucement  
absorber cette congestion. C'est  
tout. Adressez-vous au Dr  
Shoop, Racine, Wis., E. U. En  
vente dans toutes les pharma-  
cies.

Un récent arrêt du tribunal  
de Genève a décidé que toutes  
les femmes, mariées ou non,  
avaient droit, "légalement", à  
partir de trente ans, à ce qu'on  
les appelât "Madame". Voilà la question tranchée au  
point de vue juridique; mais au  
point de vue mondain, "dans  
l'incertitude", convient-il de  
dire de préférence, ou "Mada-  
me" ou "Mademoiselle"?

**BYRRH**

VIN GENEREUX, aux Quinquina, aux Amers.

Agreable.

Delicieux.

Hudon, Hébert & Cie. Agents pour le Canada.

MONTREAL.



UNE  
Remarquable  
Invention  
POUR LA  
Croissance  
DES Cheveux

LE CASQUE VACUUM DE EVANS est une invention pratique, construite sur des principes scientifiques et hygiéniques au moyen simple de laquelle une circulation normale et libre est restaurée à travers le cuir chevelu. Les minuscules vaisseaux sanguins sont doucement stimulés et mis en activité, ce qui permet à la nutrition qui ne peut être retirée que du sang, d'être portée à la racine des cheveux, et l'on constate rapidement les effets dans une croissance saine et vigoureuse des cheveux. On a pas à se frictionner la tête, et comme il n'est employé aucune drogue ou matière chimique d'aucune sorte, il n'y a rien pour causer l'irritation. Il n'est besoin que de porter le Casque trois ou quatre minutes par jour.

## Essai Gratuit de 60 Jours

GARANTIE DE LA COMPAGNIE.

Un CASQUE VACUUM DE EVANS vous sera envoyé durant soixante jours comme essai. Si vous ne voyez pas un développement graduel d'une nouvelle croissance de cheveux, et si vous n'êtes pas convaincu que le Casque restaurera complètement votre chevelure, vous êtes libre de nous renvoyer le Casque et cela ne vous coûtera absolument rien. On exige, comme preuve de votre bonne foi, que le prix du Casque soit déposé à la Chancellery Lane Safe Deposit Company de Londres, la plus grande institution financière et commerciale du genre au monde qui émettra un reçu garantissant que l'argent sera totalement remboursé, sur demande, sans question ou commentaire, en aucun temps durant la période d'essai.

L'éminent Dr I. N. LOVE, dans son discours au Bureau Médical sur le sujet de l'Alopecia (chute des cheveux) déclara que si l'on pouvait trouver un moyen d'apporter la nutrition aux follicules des cheveux (racines des cheveux) sans avoir recours à aucun procédé irritant, le problème de la croissance des cheveux serait résolu. Plus tard, quand le CASQUE VACUUM DE EVANS lui fut soumis pour qu'il l'examina, il fit remarquer que le Casque réaliserait et confirmerait en pratique les observations qu'il avait faites précédemment devant le Bureau Médical.

Le Dr W. MOORE, parlant de l'invention, dit que le principe sur lequel est basé le Casque Vacuum de Evans est absolument correct et indiscutable.

Un livre descriptif illustré du Casque Vacuum de Evans sera envoyé franco, sur demande.

**LE SECRETAIRE, EVANS CAP CO., LTD.**

REGENT HOUSE, RUE REGENT, LONDRES. W.

### EN ZIGZAGS

Un monument commémoratif en Alsace-Lorraine.

De tous les champs de bataille, celui de Wissembourg, où eut lieu le mémorable combat du 4 août 1870, et où tomba furent défendues vaillamment

l'héroïque général Abel Douay, est presque le seul qui ne possède pas de monument commémoratif. On projette sur le Geisberg un monument qui sera consacré aux morts français,

tant à ceux de 1870 qu'à ceux des années 1705 et 1744, où les lignes de Wissembourg furent



Pour ces  
chers petits  
le Savon  
**BABY'S OWN**  
est ce qu'il y a  
de meilleur.

Son parfum délicat est dû au parfait mélange d'huile végétales parfumées avec les meilleurs parfums naturels extraits de fleurs. Chaque atome du savon est ainsi imprégné d'une délicate senteur. Des contrefaçons du Baby's Own Soap ont été vendues aux détaillants à bien meilleur compte qu'ils ne pourraient acheter Baby's Own. C'est une des raisons qui démontrent que ces imitations ne sauraient être fabriquées avec le même soin ni avec la même qualité de matières premières.

**ALBERT SCAPS Limited, Mfrs.**

**MONTREAL.**

par les troupes de Villars, Villeroy et Coigny, et à ceux de Sombourg, le "Fouvenir français" offrira la statue "Pro Patria"; les frais du socle seront couverts par des dons privés.

## "ANTI-SUEUR"

Préparation française d'une efficacité incontestée pour faire disparaître en 3 jours la sueur des pieds et de toute les parties du corps en général.

**PRIX - - 75 CENTS.**

SEUL DEPOT POUR LE CANADA :

**Pharmacie Hochelaga**

1850 RUE STE-CATHERINE EST

**MONTREAL.**

Vente en Gros : PHARMACIE ROUBARD, 92 Ave du Prad, Marceilles (France)